



Le prix Seligmann

Il est décerné à l'écrivain Sema Kılıçkaya pour son roman *Le royaume sans racines*.

(lire la suite Supplément Livres page 1)

La laïcité « à la française »

Dans les prochains mois, les valeurs françaises vont devoir être redéfinies et réaffirmées.

(lire la suite page 10)

Culturel ?

En français, le mot « cancan », semble quelque peu vieillot, désuet. En turc, le mot « dedikodu » est tout-à-fait vivant. Ici, tout le monde parle de tout, tout le temps et partout.

(lire la suite page 2)

Aujourd'hui la Turquie



M 4388 126 F 3 50€ RD
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

8 TL - 3,50 euros

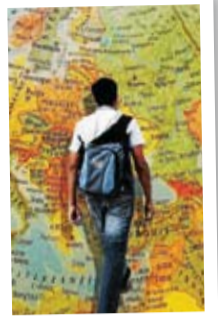
www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 120, Mars 2015

Expatriés : qui sont ces Français qui ont choisi la Turquie ?

Depuis une dizaine d'années, la présence des Français en Turquie prend un autre visage. À Istanbul, la communauté française résidente est composée à 70% de Franco-Turcs.

(lire la suite page 8)



Les amendes du secteur bancaire : punition ou passe-droit ?

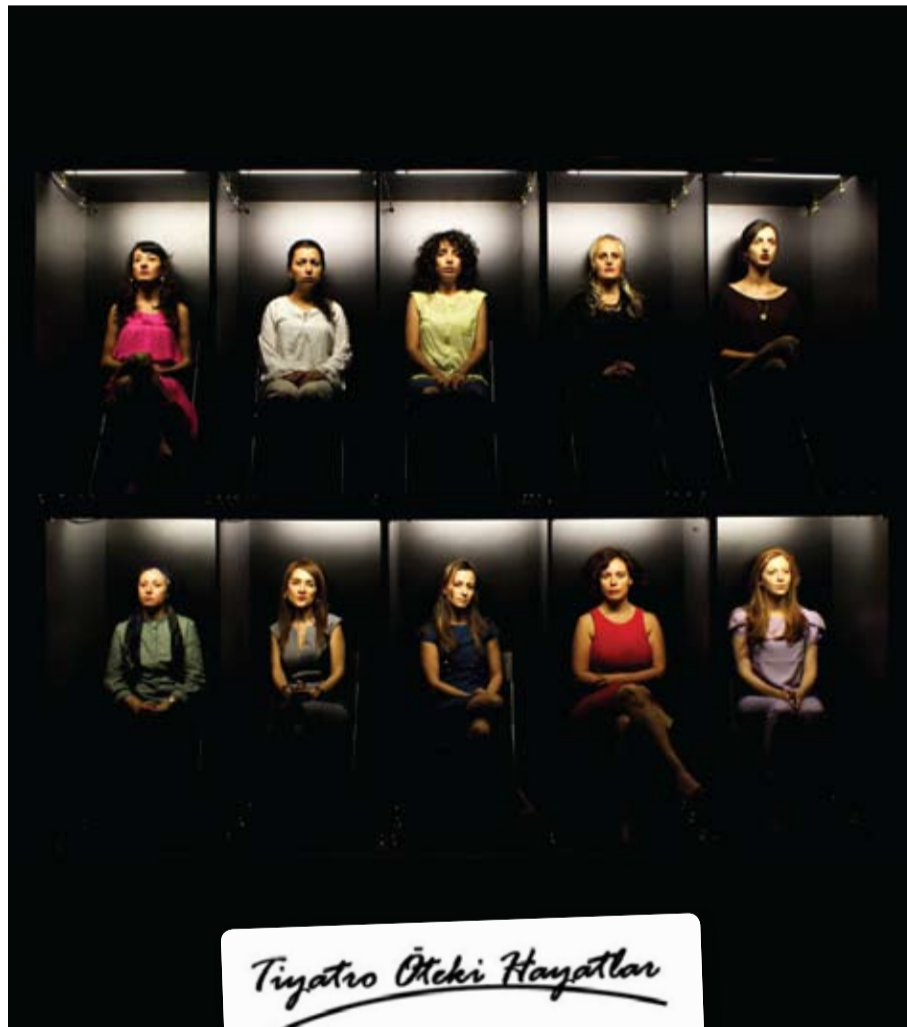
Ces deux dernières années le secteur bancaire s'est vu infliger de fortes amendes à répétition. Sans créer l'électrochoc nécessaire à la remise en cause de l'activité bancaire, les amendes ne semblent pas freiner les pratiques illégales que les banques, et les autres multinationales, perpétuent encore et toujours à tel point que la filiale helvétique d'HSBC s'est permis d'étendre la fraude sur plusieurs continents, incitant même ses clients à échapper à la fiscalité de leurs pays respectifs. Aussi faut-il voir dans ces amendes un passe-droit en faveur du secteur bancaire ? Ou bien encore le prix à payer pour un mode de fonctionnement compétitif ?

Parmi les affaires les plus marquantes de ces deux dernières années, on retiendra bien entendu les amendes records infligées à BNP Paribas - 9 milliards puis 80 millions de dollars - pour avoir falsifié des documents commerciaux, violé des embargos américains à Cuba, en Iran et au Soudan et, enfin, pour complicité d'escroquerie aux aides publiques. Des amendes colossales assorties d'une suspension d'un certain nombre d'opérations de compensation en dollar et du départ forcé d'une dizaine de collaborateurs du géant français. Un tribut à relativiser toutefois, sachant qu'aucune poursuite pénale n'a été intentée à l'encontre des responsables, et que l'impact financier de ces amendes reste modéré au vu du bilan communiqué par la banque début février : un bénéfice net de 157 millions d'euros, certes sensiblement affaibli en comparaison des précédents résultats, mais malgré tout trois fois supérieur aux estimations des analystes.

Loin d'être la seule institution bancaire visée par la justice, BNP rejoint JP Morgan, UBS, HSBC, Royal Bank of Scotland et Citigroup qui toutes avaient également écopé d'une amende groupée de 1,7 milliard de dollars dans le cadre du scandale du Forex, ayant mis au jour des manipulations du marché des changes qui auraient eu pour finalité de favoriser les positions d'un groupe de traders.

(lire la suite page 2)

La troupe de théâtre Öteki Hayatlar : « Notre but principal est l'empathie »



Tiyatro Öteki Hayatlar

Fondée en 2005 tout comme Aujourd'hui la Turquie, la troupe de théâtre Tiyatro Öteki Hayatlar (*Les Autres Vies*) célèbre son dixième anniversaire avec la pièce 10. Nous sommes allés à la rencontre de Can Utku, l'un des fondateurs de la compagnie, mais aussi son brillant dramaturge.

10 ans déjà. Comment avez-vous commencé ?

Nous avons débuté comme un club de théâtre. Ce n'était pas un club professionnel à proprement parler mais

on faisait les choses sérieusement. D'abord, on jouait des classiques comme du Jean Genet, puis après on s'est mis à jouer nos propres pièces.

(lire la suite page 3)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Institut international d'Aujourd'hui la Turquie

J'avais parlé dans un de mes éditoriaux qu'écrire un « édito » pour un mensuel, est une tâche des plus difficiles pour un journaliste car l'actualité fluctue constamment, surtout en Turquie.

(lire la suite page 5)

Retour sur...

« Non à l'assassinat des femmes », l'édito de Mireille Sadège, P. 2

La fin des idées reçues sur le déclin de la France, Thomas Nicod, P. 5

États-Unis et l'UE : pas la même croissance, Sara Ben Lahbib, P. 9

Un parfum d'histoire à Moda : Tarihi Kitabevi

Une librairie dédiée uniquement à la vente et à la publication d'ouvrages historiques, et aussi un lieu de débats et d'échanges.



(lire la suite Supplément Livres page 11)

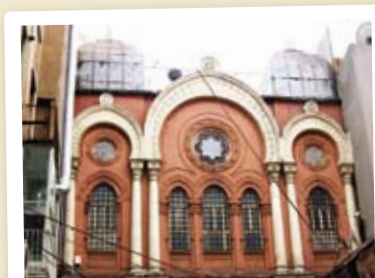


(lire la suite page 11)

La Turquie frappe fort dans la Corne

La Turquie, via son programme d'ouverture vers l'Afrique, accorde une importance primordiale au développement de ses relations avec le continent.

(lire la suite page 9)



Les Juifs d'Istanbul, entre tradition et modernité

La principale ville de Turquie possède l'une des plus anciennes communautés juives du monde dont les représentants tentent tant bien que mal de préserver une culture vieille de plus de 7 siècles.

(lire la suite page 8)

Les amendes du secteur bancaire : punition ou passe-droit ?

(Suite de la page 1)

Même montant un an auparavant pour sept grandes banques dont la Société générale et la Deutsche Bank accusée d'avoir manipulé les taux interbancaires, notamment Euribor, Libor et Tibor.

Des amendes qui ont aussi touché des secteurs autres que bancaire, comme on a pu le constater avec les cas des assurances Allianz et CNP, condamnées respectivement à 50 et 40 millions d'euros pour avoir négligé la recherche des bénéficiaires de contrat d'assurance-vie non réclamés. Et il s'agit là bien sûr d'une liste non exhaustive.



Un sentiment d'impunité, malgré les condamnations

De janvier à septembre 2014, la somme cumulée des amendes infligées aux banques s'évalue à hauteur de 60 milliards de dollars. Si ce montant peut inquiéter sur la pérennité de nos banques, c'est compter sans le fait que celles-ci sont bien souvent en mesure d'absorber ce genre de pénalités, provisionnant des fonds spécifiquement dédiés au règlement des différents litiges auxquels elles pourraient être confrontées. A titre d'exemple, le cabinet KPMG nous informait au travers d'une étude portant sur les comptes

des quinze plus grandes banques européennes, que celles-ci avaient provisionnées en 2013 près de 20 millions d'euros pour faire face aux risques juridiques. Ce qui laisse penser que la volonté affichée de la justice américaine ou européenne de « sévir pour dissuader » n'a pas les fins escomptées, mais aboutit plutôt à une réadaptation du secteur bancaire à de nouvelles normes, des normes qui dorénavant intègrent ces pénalités.

Cela soulève la question de la pertinence de ces amendes qui, aussi élevées soient-elles, n'ont pas assaini un secteur bancaire qui voit encore de nouveaux scandales de fraude éclater en son sein. Pourquoi donc ce sentiment d'impunité persiste-t-il ? Plusieurs points permettent de comprendre cet état de fait. Premièrement, un rapport rentabilité/risques qui demeure avantageux pour ce secteur. Deuxièmement, des mécanismes de contrôle qui s'opèrent à des échelles inadaptées. En effet, on a constaté que les banques préfèrent mettre de côté des sommes destinées à couvrir d'éventuelles

condamnations plutôt que de mettre un terme à des pratiques internes illégales. Cela démontre bien, d'une part, qu'elles s'attendent à être rattrapées un jour ou l'autre par la justice, mais aussi, d'autre part, que la rentabilité de la fraude surpasse les montants des amendes qu'elles pourraient être amenées à payer. Et pour cause, on ne va pas menacer une entreprise de grande envergure de « fermeture ou lui infliger une grosse amende en sachant qu'il y a des dizaines de milliers d'emplois en jeu », comme l'avait très justement fait remarquer le directeur de l'IRSI Eric Vernier. Même constat quand

il s'agit d'établissements s'avérant être parmi les plus gros contributeurs de l'impôt sur les sociétés. Pour rappel, la BNP Paribas, deuxième plus gros contributeur en France, avait vu le président de la République lui-même monter au créneau pour la défendre, mettant en lumière une relation d'interdépendance dont le secteur bancaire, et même l'ensemble des multinationales, sait tirer les bénéfices. Et il faut ajouter à cela qu'elles évoluent en terrain propice, soit dans un espace mondialisé soumis à des encadrements juridiques de dimension moindre, c'est-à-dire nationale ou européenne. En outre, des établissements tenus de générer des profits, ne serait-ce que pour se développer, peuvent facilement être tentés de s'engouffrer dans les brèches d'un système défaillant, pour peu que celles-ci permettent des gains plus importants, compétitivité oblige.

A fortiori, on peut s'attendre dans le futur à de nouveaux scandales du même acabit aussi longtemps que, soit les sanctions, soit les règles, ne seront pas adaptées à la réalité.

Vers une meilleure régulation

C'est justement dans ce sens que semble se diriger la sphère politique, consciente de la perfectibilité des systèmes d'encadrement financier, à l'instar du G20 qui place parmi ses priorités la régulation financière internationale et la lutte contre l'évasion fiscale. Des questions d'autant plus d'actualité que la HSBC se retrouve de nouveau au cœur d'un scandale de fraude fiscale d'une ampleur sans précédent puisqu'on parle ici d'échelle planétaire et de montants avoisinants les 180 milliards de dollars. Ainsi, lors des réunions du G20 à Istanbul, les ministres des Finances des 20 premières économies mondiales ont fait savoir leur volonté d'appuyer tout un ensemble de règles, que l'OCDE s'applique à finaliser, visant à contraindre l'optimisation fiscale des multinationales.

* Emelyne Messé



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

« Non à l'assassinat des femmes »

A trois semaines de la journée Internationale de la femme, la Turquie est secouée par l'assassinat d'une jeune universitaire de 20 ans. De retour de son université, la victime Özgecan prend un minibus, lors du trajet elle se trouve seule avec le conducteur, ce dernier change d'itinéraire et la conduit dans un endroit désert et va tenter de la violer, mais elle ne se laissera pas faire, « j'avais trop envie mais elle m'a aspergé du gaz lacrymogène et m'a griffé le visage, j'ai eu trop mal et je me suis énervé, j'ai pris le couteau et je l'ai poignardé et frappé à plusieurs reprises sur sa tête. Puis, avec l'aide de mon père et d'un ami je l'ai brûlé pour faire disparaître le corps car nous n'avions pas le temps de l'enterrer... », avoue l'assassin sans aucun remord.

L'annonce de cet assassinat sauvage va alors enclencher une vague de protestation et d'indignation un peu partout dans le pays. Les photos de la jeune fille et les slogans « Non à la violence faite aux femmes ! » font la Une des journaux et circulent sur les réseaux sociaux. Les langues se délient et aussi bien des inconnus que les célébrités font part des agressions et des violences qu'elles subissent. A l'instar de l'actrice Beren Saat, les femmes scandent : « C'est difficile d'être une femme dans mon pays » (Kadın olmak zordur ülkemde).

La page 3 des journaux en Turquie est celle des faits divers et on peut y voir très souvent et régulièrement des photos floutées des femmes violées, brûlées, blessées et tuées. Pourquoi alors tant d'émoi et d'indignations face à l'assassinat d'Özgecan ? Les chiffres le confirment, l'assassinat des femmes est en forte hausse dans le pays, il est donc temps de réagir. Ainsi d'après les données du ministère de la Justice et des organisations féminines, ces douze dernières années, 5324 femmes ont été assassinées. D'après la plateforme « Nous arrêterons l'assassinat des femmes », le nombre de femmes assassinées en 2008 était de 80, ce chiffre en 2014 a été de 294, il a donc plus que triplé. La moitié des assassinats a eu lieu à Istanbul. 40 % d'entre eux ont été commis par les maris de ces femmes et les 60 % restant par un membre de la famille, un petit ami ou un inconnu.

Il y a quelques années, le quotidien *Haber Türk* a publié dans sa manchette la photo d'une femme poignardée dans le dos et tuée par son mari. Son directeur de la publication de l'époque, le journaliste francophone Fatih Altaylı avait expliqué qu'il voulait afficher la cruauté et la gravité de ces assassinats afin de sensibiliser l'opinion publique. Il faut croire que cela n'a pas suffi.

Pour que les choses changent, il faut inculquer dans la société le principe de l'égalité entre homme et femme et aussi punir sans concession les violences et les assassinats.



Valérie Sanchez

Culturel ?

Nouvelle venue en Turquie, il y a quelques années de cela, un des premiers mots que j'appris fut « *dedikodu* », comme si après « *merhaba* » et « *teşekkürler* », ce mot était un sésame pour comprendre la culture turque. En français, le mot « *cancan* », semble quelque peu vieillot, désuet. En turc, le mot « *dedikodu* » est tout-à-fait vivant. Ici, tout le monde parle de tout, tout le temps et partout. Que ce soit chez le coiffeur ou au coin de chaque rue, à la une des magazines, ou même dans de nombreux programmes télévisuels, il semble que parler de tout et de rien, de sa famille et de ses voisins, de ses amis et collègues, soit admis comme « naturel ». Mais pourquoi cette pratique du *cancan* ne définit-elle pas les relations françaises ? Cela m'a toujours semblé mystérieux. Cer-

tes la sacro-sainte rationalisation à la française, le besoin permanent de tout organiser, classifier, peut s'observer aussi bien dans les codes architecturaux que dans les rapports humains : on reste pragmatique, on vise l'utile et l'efficace, on déteste le désordre et le chaos.

Alors, pas de place pour ces intermédiaires informels, ces rituels du « qu'en dira-t-on ? », du « qui fait quoi ? » et « il paraît que... ». Perte de temps, verbiage qui peut nuire à la bonne marche toujours cérébrale des codes du quotidien ou de l'entreprise. Serait-ce dire qu'en Turquie, on aime perdre son temps, et qu'on aime le désordre un peu vain des échanges non formalisés ? Faut-il y voir la marque du sociologique concept de « chaleur humaine » qui aurait peu ou prou disparue des rues françaises ? Ou bien faut-il pen-

ser à ce besoin, beaucoup plus marqué ici qu'en Europe, d'appartenance au groupe ? Il est notable qu'ici, on appartient nettement plus à des groupes qu'à des classes sociales : Ma famille, Mon école et Mon université, Mon quartier, Mon club de foot, etc. Alors, nous avons toujours quelque chose à dire du « voisin », que ce soit dans l'appréciation ou dans le dédain. Avec les « *dedikodus* », on se confronte, on se juge, on met en exergue ses propres principes et valeurs, quitte à friser l'enfermement dans les préjugés ou les rumeurs complètement aléatoires. Du coup, tout le monde peut se trouver victime de « *dedikodus* », mais tout le monde aussi en pratique l'art avec plaisir. Il n'y a ni chaleur humaine ni verbiage dans le « *dedikodu* », simplement la marque de l'Autre, toujours proche et lointain.

La troupe de théâtre Öteki Hayatlar

(Suite de la page 1)

Après une dizaine d'année, on a décidé que le temps était venu de franchir un palier et de viser une audience plus large. En 2005, nous avons donc monté cette troupe. Depuis cette époque nous jouons nos productions dont j'écris la majorité. Deux de mes amis comédiens écrivent aussi parfois des pièces. C'est une troupe dense qui va de 18 à 40 ans. Certaines des comédiennes sont à l'université. Nous sommes actuellement une quarantaine mais tout le monde n'est pas toujours là, parfois certains partent à l'étranger. Pour la plupart d'entre nous, c'est une deuxième occupation.

Pour vous aussi ?

Oui, je fais de la traduction. J'ai traduit une trentaine de livres du français au turc. J'adore la langue française. J'aime vraiment traduire des livres en français, de toutes sortes. J'ai traduit des nouvelles mais aussi des livres politiques.

Vous êtes donc en permanence dans la lecture et dans l'écrit, au milieu des mots.

En fait mon rêve serait de faire un peu moins de traduction parce que ça me bloque. Je voudrais davantage écrire et mettre en scène. Mais toutes ces activités requièrent du temps et de l'énergie mentale. La traduction, même si ça reste un plaisir, en nécessite beaucoup.

En matière de financement, les débuts ont-ils été difficiles ?

C'était difficile et ça l'est toujours. Notre objectif principal n'est pas de gagner de l'argent mais de ne pas en perdre. Nous avons tous un autre travail à partir duquel nous avons investi de l'argent dans la troupe. Depuis environ trois ou quatre ans nous nous sommes stabilisés et n'en perdons plus.

Où vous êtes-vous tous rencontrés ?

Essentiellement à l'Université Galatasaray. C'est aussi là que j'ai appris le français, à 18 ans. Je venais du lycée anglophone Kadir Has.

Qu'aviez-vous étudié à Galatasaray ?

Les Relations internationales. Je n'aimais pas ça. (Rires.) C'est une décision que j'avais prise au lycée.

Aviez-vous dû jouer des pièces en français quand vous y étiez ?

A notre époque ce n'était pas vraiment le cas mais avant ça l'était. Le rectorat ne voulait que des pièces françaises. Une année avant mon arrivée, il y a eu un vrai conflit à ce sujet. Des gens ont refusé de jouer et je les comprends. Ce n'est pas quelque chose contre la langue française. Simplement, nous voulons aussi jouer dans notre langue. Je pense que c'est important tant pour les comédiens que pour les auteurs.

Venez-vous d'un environnement familial lié au théâtre ?

Pas vraiment. Il n'y aucune personne de ce monde-là dans ma famille. Mais ce sont de grands amateurs, ils vont voir toutes les pièces. Quand j'avais cinq ou six ans, j'étais déjà dans les théâtres donc j'ai toujours voulu faire quelque chose en lien avec le théâtre.

Quels sont les dramaturges qui vous influencent dans votre travail ?

Beaucoup de ces dramaturges sont français bien sûr. Il y a eu Jean Genet, avec *Les Nègres*. C'était un travail très important pour nous parce que Jean Genet est un auteur complexe. Cette pièce en

particulier est difficile à comprendre. Elle nécessite une certaine connaissance en matière d'Histoire française et de colonialisme. C'était difficile à la fois pour nous et pour le public. Mais c'était un travail stimulant. Marcel Proust a été une autre grande influence pour moi. Il y avait aussi la comédie *Jeux de scène* de Victor Haïm que j'ai traduite en turc.



Travaillez-vous la création et la mise en scène avec la troupe ?

Cela diffère en fonction des productions. Parfois j'écris préalablement, puis on interprète avec les comédiens et la mise en scène s'établit ensuite. D'autre fois j'ai une idée et la partage avec la troupe et nous l'essayons en improvisant. Les deux façons sont stimulantes je pense.

En moyenne combien de temps vous prend l'écriture d'une pièce ?

Le temps d'écriture est généralement court ; 10 par exemple m'a pris huit jours. Mais la période de gestation est très longue : parfois deux ans, parfois encore plus. Pour cette pièce, ça m'a pris une année et demie avant de commencer à écrire.

Ce travail de gestation, le voyez-vous comme un exercice de documentation ?

Pas vraiment. Bien entendu je lis des choses sur internet ou des livres sur le sujet. Mais je ne veux pas que ce soit trop documenté parce que c'est un univers fictif. Il est important pour moi de maintenir ma propre perspective là-dessus. En revanche, pour l'une des sous-histoires de 10, celle d'une prostituée russe, une « Natasha », je me suis beaucoup documenté parce que je n'en connais personnellement aucune et parce que je voulais raconter son histoire de la manière la plus fidèle possible, en évitant les caricatures classiques présentes dans les médias.

Certaines de vos pièces touchent à des sujets sensibles comme l'avortement. Les écrivez-vous pour dénoncer certaines dérives ? Est-il déjà arrivé que des pièces ne puissent pas être jouées ?

J'écris principalement pour le casting. J'ai beaucoup de comédiennes donc j'ai écrit cette pièce pour vingt d'entre elles. Nous avons deux équipes : une pour le vendredi soir et l'autre pour le samedi soir. Chaque rôle peut donc être joué par deux comédiennes. Je pense que ça n'a jamais été fait auparavant à Istanbul. Après, ce n'est pas vraiment une confrontation autour de l'avortement. Nous cherchons à montrer les choses depuis la perspective des autres. Notre but principal est l'empathie. Nous voulons que les gens ressentent ce que les autres peuvent ressentir sur certains sujets. L'avortement est bien sûr important mais

ici il est surtout le trait d'union et le point de départ. Toutes ces femmes dans la salle d'attente du gynécologue racontent leur histoire sur l'avortement, qu'elles le subissent ou non. Ce qui nous intéresse davantage est leur processus de décision. C'est un choix qui les concerne entièrement : leur corps, leur vie, leur futur. Elles sont libres de prendre leur décision.

En partant de là j'ai voulu constituer un panorama des femmes turques et de comment, aujourd'hui dans la Istanbul de 2015, elles prennent leurs décisions sur des sujets majeurs.

Chacune de ces histoires de femmes reflète un peu une facette différente de la société turque. Laquelle préférez-vous ?

Certaines d'entre elles relèvent de conflits internes. Par exemple il y a cette femme, une universitaire, qui a pris une pause dans ses études pour devenir mère. Plusieurs années après avoir donné naissance à son enfant elle reprend ses études mais tombe à nouveau enceinte. Son mari n'est pas très enthousiaste à la perspective d'un avortement mais il lui laisse la décision. Elle est tiraillée, une partie d'elle veut encore être mère et donner naissance à un second enfant. Mais en même temps, elle a déjà renoncé à plusieurs années de sa vie professionnelle pour élever son premier. Et maintenant elle est seule face à cette lourde décision.

Pour cette pièce justement, quel a été l'élément déclencheur de votre gestation ?

Il me semble que c'était pendant l'été 2012 quand il y avait eu une controverse autour de l'avortement et qu'Erdoğan, alors Premier ministre avait fait une déclaration polémique à ce propos. C'est un sujet sur lequel je réfléchis beaucoup. Dans le monde d'aujourd'hui et sa pensée libérale, l'avortement est une question qu'on ne peut pas complètement résoudre, à l'inverse de toutes les dernières évolutions de position des cercles intellectuels en matière de mariage homosexuel ou de légalisation des drogues par exemple. Même dans le milieu très libéral, il y a encore quelques réserves à propos de l'avortement. La pensée libérale place une barrière aux droits des autres. Quand vous avortez, violez-vous vraiment le droit d'un non-né ou est-on toujours dans les limites du droit de la mère ? Ce n'est toujours pas complètement clair. Je pense que ça l'est pour moi, mais pas globalement. Et après, avec les déclarations du Premier ministre j'ai eu envie de dire quelque chose là-dessus. Puis ça a coïncidé avec les impératifs liés à une troupe très féminine car j'ai beaucoup de comédiennes. Il n'y a pas assez de places et de rôles, pas seulement en Turquie mais généralement dans le monde, pour les comédiennes.

Quand vous produisez-vous pour 10 ?

Nous la jouons chaque week-end, le vendredi et le samedi soir avec deux différentes troupes.

* Propos recueillis par Alexandre De Grauwe-Joignon

Art of TAV

Une combinaison d'expertise et d'harmonie mettant en valeur l'importance du traitement des bagages dans les aéroports. Des milliers de bagages sont traités en parfaite cohérence. L'efficacité des opérations au sol rend TAV pionnière dans le secteur de l'aviation. La peinture, ayant un afflux de visiteurs, est exposée dans 14 aéroports de 7 pays.

tavairports.com
f /TAVairports

Inspirée par la peinture abstraite "Ligne sur forme" de Piet Mondrian.

Tepe Akfen
TAV Airports



Derya Adıgüzel

derya.adiguzel@gmail.com
twitter.com/mderyaadiguzel

Vertu d'accepter

Pensez à la taille du monde. Pensez aux montagnes, aux océans, aux rivières. Il est si grand qu'il est impossible de raviver tout en même temps. Nous sommes excités devant la beauté du monde. Pourtant, le monde n'est autre qu'une planète dans l'univers, avec ses montagnes, ses mers et ses fleuves, ses humains. Et ses étoiles ? Savez-vous combien d'étoiles comporte l'univers ? Un sexdécillon selon la NASA : « Il y a autant d'étoiles que tous les grains de sable sur toutes les plages du monde. »

Mon but n'est pas de vous donner des leçons sur le cosmos. Je voudrais plutôt vous parler de la grandeur et de l'invasibilité du monde et de l'univers. Selon les données des Nations unies de 2012, la population mondiale a atteint sept milliards d'hommes. Sept milliards d'êtres humains, ou encore sept milliards d'univers différents. Tous les jours, je regarde la rue, par la fenêtre de mon bureau ou de ma maison ; plein de gens passent, chacun avec ses désirs, ses pensées, ses joies, ses angoisses, ses projets. Chaque être humain a son propre système de pensée, son état de santé ou encore son état d'âme. Chaque être humain est une création unique, et un univers unique.

Comment est-ce possible qu'un tel ordre composé de milliards d'éléments règne avec une harmonie depuis des millions d'années ? Il fallait qu'une grande philosophie réside derrière tout cela. Lors d'une réunion, un de mes amis m'a demandé : « Nous sommes parte-

naire avec mon associé depuis quelques années, mais je n'arrive pas à le changer. Qu'est-ce que tu me suggères ? ». Je lui ai répondu « Tu devrais penser à arrêter d'essayer de le changer. »

Tous les êtres humains sont créés comme il faut, au bon endroit, au bon moment avec des caractères variés comme l'univers. Toutes les créations ont des devoirs et des missions à accomplir lors de leur existence. Il n'y a pas de sens à tenter de changer les personnes ou les choses. Mais cela ne veut pas dire que nous devons nous arrêter à un état. Il faut travailler et produire sans cesse. Tous les êtres humains sont créés pour une raison. Chacun a une tâche à effectuer dans ce monde. Au lieu de changer les gens, il faut les accepter comme ils sont. Pensez-vous bien agir en essayant de changer les gens ?

Vous pouvez par contre tenter d'adapter les gens à vos attentes. Vos relations, vos maris, vos femmes, vos enfants. Ne changez pas leur direction de vie, laissez-les libre de leurs idées, de leurs comportements, de leurs personnalités et de leurs visions. C'est ainsi qu'ils vont enrichir et teinter le monde. Si vous laissez les gens se comporter comme ils le veulent, vous laissez se faire l'harmonie du monde.

Si les gouvernements, les autorités ou les groupes tentent de changer et d'orienter les peuples, ils vont pervertir la vérité et la bonne marche des choses. Il faut être soi-même, ne pas trop s'intéresser aux défauts ou aux originalités des autres ; puisque tout le monde possède un talent, et que ceux-ci sont variés.



d'Istanbul

Istanbul, ancienne Byzance, alors Nouvelle Rome, est, comme la ville italienne, construite sur sept collines. Dans un autre contexte, « sept collines » serait une expression plutôt modeste, mais la référence romaine est sans doute prestigieuse puisque, en dehors de ces deux villes, j'en connais au moins cinq autres qui revendiquent cette caractéristique : Lisbonne, Amman, Yaoundé, Tulle et Le Cannet ; soit un total de sept ! Au moins ! Car je ne suis pas allé voir du côté de Kigali, par exemple, et, quarante ans après, je n'ai pas gardé un souvenir très précis de la configuration de Bogota.

Dans son livre *Istanbul, souvenirs d'une ville*, Orhan Pamuk analyse le sentiment de tristesse mélancolique qu'il ne peut s'empêcher d'y éprouver ; il l'appelle *Hüzün*, et, pour prolonger le rapprochement avec Lisbonne, le décrit un peu comme une forme de *saudade*. Selon Pamuk, ce sentiment trouve son origine dans deux sources différentes ; d'une part, il a été emprunté par les chroniqueurs stambouliotes aux écrivains romantiques français, comme Nerval et Gautier, qui ont projeté leur propre malaise sur le pittoresque de la ville ; d'autre part, ces mêmes chroniqueurs, mais également Pamuk lui-même, né en 1952, ont conservé et cultivé le souvenir de la grande culture ottomane, de sa ruine et du long traumatisme qui en a résulté, notamment caractérisé par un mélange de nostalgie d'un passé révolu, d'une affirmation nationaliste compensatrice et d'une aspiration à l'occidentalisation forcément imparfaite. Je ne sais pas si une enquête sur la perception de la ville par la jeune génération a été conduite, il est probable qu'elle montrerait que le *Hüzün* d'Istanbul a été au moins estompé par le consumérisme dans les multiples lieux branchés de la ville.

Pour ma part, si je n'éprouve pas de mélancolie à Istanbul, qui, il est vrai, jusqu'ici, n'avait jamais été ma destination mais un lieu de passage, je ressens une certaine superficialité, un manque de profondeur. Certes, il y a ce rapport unique entre les quartiers – singulièrement ceux qui sont en hauteur – et les eaux du Bosphore et de la Corne d'Or – qui les place en miroir et en écho les uns des autres. Ce rapport qui fait que, lorsque vous êtes, par exemple, sur la terrasse de Süleymaniye ou de Pantocrator, au café Pierre Loti à Eyüp ou en haut du café Konak (tout proche et moins cher que la tour Galata), votre regard cherche ces grandes voies aquatiques dont l'extraordinaire animation fait l'originalité de la ville, sa respiration confuse et, en même temps, la dimension au rang d'une ville-monde dont on peut éprouver la rotondité ; qui fait également que, embarqué sur une navette pour Ortaköy ou Uskudar, cette même ville vous apparaisse comme une

frise panoramique de façades rythmée par la courbe des coupes et la verticalité des minarets ; la nuit, en exerçant un regard plus compartimenté, vous découvrirez un tableau du Mondrian tardif, de la série *Boogie-Woogie*.

Un manque de profondeur donc, sans doute en relation avec notre imaginaire, en tout cas le mien. Pour reprendre la comparaison avec Rome, Istanbul n'est pas l'objet d'une attente culturelle et spirituelle aussi dense que ne l'est la capitale italienne ; pour beaucoup de ses visiteurs, elle n'est même sans doute l'objet d'aucune attente de ce genre, d'où, paradoxalement, le peu de déception qu'ils en retiennent et même la satisfaction qu'ils en retirent. Et, si Istanbul n'est pas ancrée profondément dans notre imaginaire, en général, c'est probablement qu'elle n'est pas travaillée par les images qu'on peut en avoir comme l'est Rome. Ce qu'en a véhiculé l'orientalisme est essentiellement littéraire et non iconographique, assez critique d'ailleurs aussi bien chez Nerval, Gautier, Flaubert et Gide – mais plus positif, voire enthousiaste, chez Loti – et ce que nous avons pu en retenir : le harem, le hammam, le marché aux esclaves n'existent plus aujourd'hui. Certes, subsistent Sainte Sophie, malgré son aspect composite et sa lourdeur extérieure, Topkapı, les mosquées de Mimar Sinan, le Grand Bazar, Galata, Péra, Chora, les croisières sur le Bosphore et les Yalis, tous ses sites appartiennent bien à un certain capital culturel collectif, mais on ne les appréhende, pour la plupart d'entre nous, que par leur valeur historique ou touristique (c'est-à-dire comme aptes à la photographie et à la carte postale) et non par une scénarisation qui pourrait convoquer aussi bien la littérature et la mythologie, la peinture et la sculpture, la musique, le théâtre et la danse. Bien sûr, par les Turcs eux-mêmes et par les Moyens-orientaux, la ville est vue différemment, avec une attente et un capital culturel qui leur sont propres ; mais il est symptomatique que Pamuk, lorsqu'il raconte la fabrication de son imaginaire stambouliote, se réfère surtout à son enfance et à la photographie en noir et blanc.

Quand vous êtes, par exemple, sur le Pincio, à Rome, vous savez que derrière vous, à la Villa Borghese, il y a Apollon qui poursuit en vain Daphné en train de se métamorphoser en laurier ; devant vous, s'étagent les escaliers de la touristique place d'Espagne ; là-bas à gauche, dans l'église Saint-Pierre-aux-liens, la puissante statue de Moïse de Michel-Ange veille le tombeau de Jules II ; là-bas, à droite, place du Peuple, le soldat Saül reçoit l'illumination du Caravage etc.... Bref, Rome est propice à un cheminement gigogne, à des enchaînements culturels sans fin. Istanbul est une ville remarquable, ce n'est pas la nouvelle Rome !

* Joël Raffier



alaturque@gmail.com

La fin des idées reçues sur le déclin économique de la France

On a vu fleurir ces dernières années une multitude d'articles et de livres, en France comme à l'étranger, qui se sont attelés à livrer une réalité déformée, propre à ce qu'on a désormais pour habitude d'appeler « le déclin Français ». Une attitude récurrente qui a même fait naître une expression pour la désigner : le « french bashing ». Il est temps d'en finir avec ces idées reçues et préconçues qui ne rendent pas compte de la complexité de la situation économique, politique et sociale de la France.

Des atouts économiques majeurs :

La France, 5^e puissance économique mondiale, jouit d'atouts multiples. En premier lieu, elle peut s'appuyer sur la francophonie et l'art de vivre à la française qui sont des éléments majeurs du rayonnement du pays dans le monde. La France possède aussi le deuxième territoire maritime mondiale en matière d'étendue et le premier en terme de biodiversité. Ce territoire pourrait d'ailleurs lui permettre, dans les prochaines années, de devenir un leader mondial sur le marché des terres rares, indispensable à la fabrication des appareils numériques. L'Hexagone est aussi un État qui dispose d'un large panel d'industrie et de savoir-faire, comme la robotique, le transport ferroviaire, l'aviation, le textile, ou encore le nucléaire. La France est aussi la première destination touristique mondiale et le premier producteur de produits de luxe. Sans oublier qu'elle possède le deuxième taux de natalité européen, l'une des meilleures espérances de vie au monde et le meilleur système social de la planète. Il est donc temps de mettre un terme à cette opiniâtre dépréciation de la France, provenant de l'intérieur et de l'extérieur, et ainsi rétablir la vérité sur sa réelle situation économique.

Quand les statistiques sapent l'opinion commune :

Ainsi, on a pour habitude de dire que la

France est en perte de vitesse, pâtissant d'un manque de flexibilité associé à son administration rigide et à une fiscalité trop pesante mais, dans les faits, elle reste le 2^e pays européen en matière de PIB, classée première en Europe en ce qui concerne la création d'entreprise, et dispose d'un marché de 65 millions de consommateurs (Eurostat 2014). S'agissant du poids fiscal et administratif pour les entreprises, il est nécessaire de dire que la France s'inscrit dans la frange des pays du G20 où il est le plus simple de monter une entreprise avec cinq procédures en sept jours contre une moyenne générale de 7,6 procédures en 22 jours (Baromètre de l'attractivité EY, 2014), et fait aussi partie des pays qui ont les taux effectifs d'imposition les plus attractifs au vu des possibilités offertes par son marché (Etude KPMG, Choix concurrentiel 2014).

Une autre idée commune voudrait que les Français soient paresseux et qu'ils ne travaillent pas assez. Une idée de plus qui, confrontée à la réalité statistique, ne tient pas. En effet, les salariés français travaillent en moyenne plus que les Allemands : 44,3 heures contre 42,9 pour les cadres et 36,2 heures contre 34,5 pour les non-cadres (Eurostat, 2014). De même, selon l'OCDE, les Français sont parmi les plus productifs au monde, en deuxième position derrière les États-Unis. De

plus la France pointe au 6^e rang mondial concernant la productivité horaire de la main-d'œuvre, devant l'Allemagne et le Royaume-Uni avec une productivité par heure travaillée s'élevant à 45,4 euros, contre 42,6 euros pour l'Allemagne, et 37,2 euros pour l'ensemble des pays de la zone euro (Eurostat, 2014).

Il est aussi récurrent d'entendre dire que la France n'est pas ouverte à la mondialisation. Hors, on a enregistré 6 660 projets d'investissements étrangers créateurs d'emploi en France entre 2003 et 2013 (Rapport annuel 2013 des investissements étrangers créateurs d'emploi en France de l'AFII). Plus de 20 000 entreprises étrangères sont présentes en France et emploient près de deux millions de personnes (INSSE, 2014), et, selon la Banque de France, les investisseurs étrangers détiennent 46,7% du capital des sociétés du CAC 40. Dans la même optique de vision économique globalisée et mondialisée, la France investit aussi massivement à l'étranger. Elle se situe au 4^e rang mondial en matière de stocks d'investissements directs à l'étranger, et au 11^e rang mondial et 3^e rang européen quant au flux d'investissement à l'étranger (Cnucead). De plus, selon la direction du Trésor, les filiales françaises à l'étranger réalisent dans leur ensemble un chiffre d'affaires cumulé de près de 1 000 milliards d'euros, employant près

de cinq millions de personnes. Ajoutons à cela que la France réussit à attirer les talents étrangers, entrepreneurs comme étudiants. En effet, plusieurs classements confirment l'attractivité qu'exerce la France auprès des étudiants étrangers, qui louent la qualité et le coût abordable de ses formations. La France occupe ainsi la 3^e position en ce qui concerne l'accueil d'étudiants étrangers (Campus France, 2014). 9 étudiants sur 10 ayant effectué leurs études sur le territoire français recommandent le pays comme destination d'études (Baromètre Campus France, 2013). Enfin, la France se classe à la deuxième place européenne et à la 6^e mondiale en matière de dépôts de brevets internationaux (OMPI, juillet 2013), et demeure également, pour la 4^e année consécutive, 1^{ère} au classement *Deloitte Technology Fast 500 EMEA 2014*, avec 86 entreprises classées parmi les 500 entreprises les plus performantes du secteur technologique en zone EMEA, ce qui fait d'elle un pays résolument tourné vers l'avenir.

Il est donc temps de mettre fin à cette dépréciation fallacieuse et improductive de la France. Il nous faut désormais prendre acte des changements dans le temps et dans l'espace pour enfin pouvoir faire naître de notre passé glorieux un avenir prometteur.

* Thomas Nicod

Institut international d'Aujourd'hui la Turquie

(Suite de la page 1)

J'avais parlé dans un de mes éditoriaux qu'écrire un « édit » pour un mensuel, est une tâche des plus difficiles pour un journaliste car l'actualité fluctue constamment, surtout en Turquie.

Ce mois-ci, j'avais préparé plusieurs sujets à traiter mais j'ai décidé de partager avec vous mes chers lecteurs, une lettre que j'ai reçue le 12 février dernier. Longtemps, j'ai regardé cette lettre après l'avoir lue. J'ai pensé ainsi : « voilà le fruit d'un travail de plus de dix ans, malgré le fait qu'il y ait des gens qui ne veulent pas admettre la qualité et l'importance de notre témoignage face à l'Histoire ». La voici, j'ai juste modifié ou caché quelques mots pour préserver l'identité de son auteur :

(...)

Étudiant en deuxième année à l'école de

journalisme (dans un grande école), je me permets de vous contacter afin d'effectuer un stage à Aujourd'hui la Turquie. Au cours de mon cursus universitaire et journalistique, j'ai toujours eu l'envie de travailler à l'étranger. Mon choix s'est très vite porté sur votre journal car j'aimerais explorer une autre facette du journalisme. Ce pays m'est familier puisque j'y ai passé un an, pendant mes études d'histoire. Un stage dans votre structure est donc pour moi un complément pertinent dans mon parcours.

« Il faut voyager pour frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui. » Montaigne résume en une phrase, toute ma vision du voyage. Depuis mon adolescence, j'ai eu la chance de parcourir plusieurs pays. À seize ans, lors d'un voyage (en Afrique), j'ai compris que je serais journaliste. Non pas pour passer ma vie en voyage, mais car je savais qu'aucun autre métier ne

pourrait éteindre ma soif d'apprendre et surtout de comprendre le monde qui m'entoure. Durant cinq ans, j'ai étudié l'histoire et cette formation me permet d'avoir un recul indispensable sur l'actualité. J'ai passé un an (en Turquie), à l'université (...), pour écrire un mémoire sur Mustafa Kemal Atatürk. « L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence », écrit Amin Maalouf dans *Les Identités Meurtrières*. Et c'est vrai que cette expérience incroyable fait que désormais une partie de moi est turque.

Toutes les semaines, j'assiste à des cours de turc pour continuer à pratiquer cette langue et garder un lien avec ce pays. La société, la culture et l'actualité turques m'intéressent particulièrement. **Aujourd'hui la Turquie est pour moi une référence en matière de presse francophone en**

Turquie. Vos articles, votre site web et votre mode de traitement de l'information sont toujours très pertinents.

Apprendre à vos côtés et redécouvrir la Turquie en étant journaliste pour votre journal serait une expérience unique dans ma jeune carrière. De nature rigoureuse, sociable et travailleuse, je pense avoir les qualités requises pour m'investir pleinement et sérieusement dans ce stage. De plus, la formation aux différentes techniques du métier de journaliste lors de ces deux années à l'École de journalisme de (...) me permettra de m'intégrer plus facilement au sein de votre structure.

(...)

Et maintenant, nous sommes en train de fonder un Institut international d'Aujourd'hui la Turquie. Pour y arriver unissons nos forces.

* Dr. Hüseyin Latif



Guy Chantepleure : une Française dans le tumulte de la guerre des Balkans

La femme du Consul de France à Janina, Jeanne-Caroline Dussap, Guy Chantepleure de son nom de plume, livre dans *La Ville assiégée* (Éditions Turquoise) son journal de guerre. Durant six mois, d'octobre 1912 à mars 1913, l'Empire ottoman s'oppose à la Grèce, qui veut reconquérir cette ville de Janina. Son point de vue européen soutient davantage les Hellènes – comme le montre son allégresse lors de la victoire de ces derniers – mais elle ne considère pas pour autant les Ottomans en ennemis.

La première guerre des Balkans dans l'œil d'une Européenne

Guy Chantepleure observe la guerre sans en vivre personnellement les aspects les plus ternes. Femme de M. Dussap, Consul de France, elle n'est pas privée de vivres ni de confort. Elle ressent néanmoins avec acuité la souffrance du peuple et des soldats. Elle décrit une guerre qui paraissait « inévitable ». Janina, capitale de l'Épire (qui signifie « continent » en grec), est présentée comme « un bariolage déconcertant ». Ville multiculturelle, qui fut byzantine (1204-1345) puis serbe (1345-1430), et désormais ottomane (depuis 1430), elle est selon l'écrivain le théâtre de « haines latentes qui se frôlent sans se heurter, assoupies par l'accoutumance et qui, soudain, se réveillent, se dressent du fond des cœurs et hurlent à la mort. » Observant les va-et-vient en bas de sa fenêtre, elle note les différences dans l'accoutrement : les hommes portent un fez rouge ou blanc (calotte en feutre ornée d'un gland noir, originaire de Grèce mais adoptée par les Turcs), et plus rarement des chapeaux melons et canotiers. Certaines femmes portent le voile – çarsaf en Turc – que l'auteur décrit comme un « enveloppement rétrograde » ou encore une « survivance traditionnelle de l'Orient romantique et mystérieux ». Les causes de la guerre étaient donc latentes, selon elle, depuis plusieurs siècles, l'hellénicité s'étant transmise entre les générations, ne disparaissant jamais vraiment.

Guy Chantepleure : entre romantisme et réalisme

Parfois, le récit prend une allure romantique, avec de longues descriptions de la campagne environnante et des merveilles de la nature. La ville de Janina, qui subit les effets moribonds de la guerre, n'en reste pas moins un chef d'œuvre, qui se dresse telle une cité mystique devant l'écrivain errant dans la montagne : « Fille des chimères, sirène

endormie au bord du lac enchanté que gardent les cinq géants noirs dont Bėjani est le chef redoutable, Janina lointaine et crépusculaire, a l'inaccessible beauté d'un mirage ! » Les moments de bonheur, rares mais bien présents, sont comme des parenthèses éphémères dans ces mois de troubles. Célébrant Noël dans une ville musulmane, elle s'émeut que son arbre de fortune – un chêne qu'elle s'est donnée du mal à décorer avec les moyens du bord – enchantent les enfants grecs, qui se mettent à danser le *syrtos* (danse traditionnelle grecque). Elle oublie la guerre dans ces moments d'allégresse : « Oh ! Les yeux ravis ! Les visages qui s'émerveillent ! Si j'avais pris quelque peine, j'en étais plus que récompensée. »



Pourtant, ses mots font aussi état du choc à la vue du sang de la guerre, des soldats en décomposition sur les chemins : « Un mort est couché sur le dos, l'uniforme ouvert, laissant voir la poitrine sanglante, et comme déjà déchiquetée par les corbeaux qui planent en grands vols fiévreux... c'est atroce ! » La famine, dont les signes physiologiques se lisent sur « les visages des gens qui passent », la peine et la déconforte, bien qu'elle se sente impuissante devant ce triste spectacle de la faim.

Janina la guerrière, Janina la mystique

Après une première bataille infructueuse, le camp grec se renfloue avec l'arrivée de soldats de Salonique. Le prince Constantin prend le commandement de l'armée auprès du général Sapounzakis. La troisième bataille sera celle de la victoire grecque, rendue officielle le 9 mars. Pour Guy Chantepleure, cette victoire « historique » transforme la ville de Janina – aujourd'hui appelée Ioannina : « Non, vraiment, on ne reconnaît plus la ville !... » Elle reste pourtant lucide face aux vaincus, elle qui a bien connu le Général Essed Pacha, et qui a vu l'humiliation des Ottomans, priant à la gloire des dirigeants grecs et de leur Dieu. Elle rend hommage à son pays, la France, qui est considérée comme une alliée du camp victorieux. Elle salue ardemment le courage des soldats qui n'ont pas conscience de leur propre valeur. En ce sens, par son témoignage, elle se fait le chantre des inconnus de la guerre, morts pour défendre des idéaux patriotiques – ou des volontés hégémoniques qui viennent des hommes « d'en haut ». Le témoignage de Guy Chantepleure de ces mois ternes s'avère à la fois agréable à lire et instructif. Le contexte, cette première guerre des Balkans qui en appellera bien d'autres durant tout le vingtième siècle, ancre le récit dans une historicité qui fait de lui un document scientifique. Malgré des digressions romantiques, l'auteure s'égare peu dans le registre du déballage personnel. Elle n'évoque pas sa relation avec sa famille ou ses amis, et concentre son récit sur des faits de guerre, des détails de ses observations quotidiennes, toujours dans l'optique de servir l'Histoire par un témoignage éclairé.

La Ville assiégée : Janina Octobre 1912 – Mars 1913
Guy Chantepleure
Éditions Turquoises, 2013

Adèle Binaisse

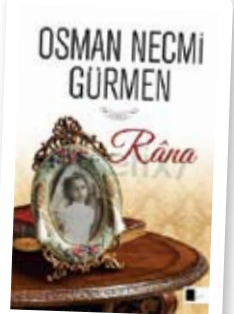
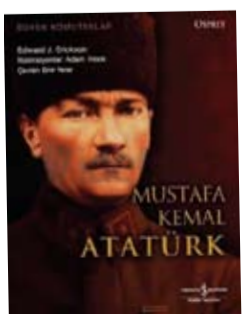
Prix Seligmann contre le racisme : la Turquie à l'honneur

Comme chaque année depuis 2003, la Chancellerie des universités de Paris vient de décerner le prix Seligmann contre le racisme. Celui de 2014 est donc attribué à l'auteure Sema Kılıçkaya pour son roman *Le royaume sans racines* publié en 2013 aux éditions In octavo.



Les délibérations se sont tenues le 14 octobre dernier à la Sorbonne et, comme chaque année, le prix récompense une création écrite individuelle ou collective consacrée à la lutte contre le racisme, l'injustice et l'intolérance. Le roman de Sema Kılıçkaya, *Le royaume sans racines* est sorti du lot grâce à sa finesse poétique et sa volonté de narrer avec émotion la vie quotidienne des immigrés découvrant la culture française sans pour autant renoncer à la leur. Ce roman s'interroge sur les rapports entre la langue et l'identité et mesure les idées d'un paradis perdu face à un eldorado fictif, de cela se dégage une incroyable chaleur humaine et une forte leçon de vie. Sema Kılıçkaya est une écrivaine française d'origine turque. Après des études d'anglais elle devient traductrice et enseignante. Son premier roman *Le chant des tourterelles* paraît en 2009.

Amélie Herbréteau



Un parfum d'histoire à Moda : Tarihi Kitabevi

Située sur l'avenue de Moda, où ces dernières années, tous les commerces disparaissent au profit des cafés et des bars, elle est désormais l'unique librairie de tout le quartier. Mais sa véritable spécificité est qu'elle soit la seule librairie de Turquie consacrée entièrement aux livres d'histoire. Ne se contentant pas de la publication et la vente d'ouvrages historiques, Necip Azakoğlu, le propriétaire, y organise régulièrement des rencontres et débats de haut niveau réunissant passionnés d'Histoire, chercheurs et historiens.

Qu'est-ce qui vous a conduit à ouvrir cette librairie à Moda ?

Après l'université, j'ai commencé à travailler dans le secteur du tourisme qui était le métier de mon père. J'y ai passé 30 ans de vie professionnelle. Mais je m'intéressais fortement à l'Histoire depuis ma jeunesse. Ma femme et moi pensions souvent à faire quelque chose dans ce domaine après notre retraite. C'est donc un plaisir de retraité en fait. Mais, bien entendu, le fait de m'être passionné pour l'Histoire à l'âge de 17 ans a entraîné une certaine accumulation d'informations qui s'est pour moi concrétisée après la cinquantaine, lorsque j'ai obtenu un master en Histoire de la République à l'université de Marmara. Ma femme quant à elle s'intéresse à la photographie et s'est occupée de la décoration du magasin. Depuis quatre ans, nous publions des livres : déjà plus de soixante-dix.

D'où vous est venue l'idée d'organiser des réunions et discussions hebdomadaires ?

Nous étions en relation avec l'Association d'Echange, ils nous ont proposé d'organiser une conférence sur les immigrants. Nous avons accepté volontiers. Feyza Hepçilingirler, journaliste au quotidien *Cumhuriyet* et elle-même fille d'immigré, est venue en tant qu'oratrice. La réussite



de cette rencontre nous a incitée à continuer et à organiser d'autres rencontres. Mon souhait concernant ces réunions serait d'avoir plus de jeunes.

Comment les annoncez-vous ?

D'abord grâce à notre mailing list qui regroupe 3000 personnes. Le journal de Kadıköy annonçait régulièrement ces rendez-vous mais malheureusement ils le font de moins en moins. Et enfin nous sommes en contact avec des chercheurs, universitaires et historiens qui sont informés de nos réunions.

Que pouvez-vous nous dire des difficultés des libraires de nos jours ?

Les librairies qui vendent de la littérature grand public gagnent évidemment assez bien. On ne peut pas dire que le roman n'est pas profitable à la littérature turque, c'est clairement demandé. Elif Şafak, par exemple, qui se vend à 500 000 exemplaires ou bien Buket Uzuner, dont les livres tournent autour de 100 000 exemplaires. On ne peut pas dire que les gens ne lisent pas en Turquie. Pour la poésie, par exemple, contrairement à ce que l'on dit, il y a beaucoup de lecteurs. Mais, dans notre cas, ce sont des livres d'Histoire pour lesquels le nombre de lecteurs reste très

limité. Ainsi, lorsque nous publions 1000 voire 2000 exemplaires d'un livre d'Histoire, on ne peut pas dire que l'écrivain, le libraire, ou l'imprimeur y gagnent grand chose. Ils impriment nos livres juste parce qu'ils nous apprécient. (Rires.)

Que pensez-vous du fait que l'Histoire est remise en question avec les séries télévisées et les débats historiques ?

Ce n'est pas quelque chose de mauvais. On constate le même phénomène partout dans le monde. Je ne suis pas contre, même dans le cas de la série *Le Siècle Magnifique*. On a si peu de connaissances sur l'Histoire que c'est inévitable et normal que de nouveaux intérêts émergent. Au moins, les gens ont nouvellement réappris qu'on était autrefois gouvernés par un sultan. (Rires.) Si ces séries télévisées n'existaient pas, on aurait plus de mal à annoncer nos réunions et rencontres. Ces dernières resteraient cantonnées aux milieux académiques très intellectuels. Même moi je ne peux pas vraiment savoir comment le décolleté d'Hürrem (la sultane Roxelane) était réellement, mais les gens en discutent. Il n'y a aucun intérêt à dire que l'Histoire est présentée faussement. L'un peut présenter Hürrem d'une certaine façon, et l'autre

peut le faire autrement. Par exemple, il existe huit versions cinématographiques ou télévisées différentes de l'époque du roi d'Angleterre Henry VIII. Elles sont toutes produites par les Anglais qui planchent actuellement sur une neuvième version présentant un Henry VIII homosexuel. Nous savons tous qu'il n'était pas gay mais, au final, ce sont des interprétations. Ce n'est pas quelque chose de documentaire qui est absolument juste. Après c'est normal qu'il y ait certaines concessions faites pour s'attirer le grand public.

En tant que passionné d'Histoire, comment décririez-vous la dernière décennie turque ?

Dans le monde, on mentionne un miracle américain. La création de la République turque est également un miracle. D'une communauté qui n'avait rien sinon treize millions de blessés, qui s'est battu pendant 20 ans sans arrêt, dont les femmes ne pouvaient pas accoucher à cause des travaux aux champs, la République turque a été créée... Aujourd'hui, on parle de sa réussite économique dans le monde entier. C'est un miracle au final. Par exemple, durant ma jeunesse, il n'y avait que quelques grands historiens que je lisais comme Mustafa Akdağ, İsmail Hakkı Uzunçarşılı, ou İsmail Hâmi Dânişmend. De nos jours, et particulièrement avec la nouvelle génération d'historiens, il y a vraiment des travaux très brillants. Je pense qu'on s'améliore dans l'Histoire et aussi au niveau de sa connaissance. Même si vous n'êtes pas d'accord avec quelqu'un qui s'exprime dans un programme de discussion à la télévision, vous êtes obligé de l'écouter pour trouver une façon de discuter avec lui.

Propos recueillis par
Yagmur Karadeniz

La poésie et la pensée



On ne manque plus de consacrer des journées à toute sorte de thématiques et causes. Parmi ces jours imposés à la conscience internationale, le 21 mars a été désigné comme celui de la poésie.

Évidemment, la plupart des écoles, y compris Notre Dame de Sion, va célébrer cet événement auquel nous allons tous participer. Reste qu'une certaine amertume s'empare de nous quand nous apprenons que les maisons d'édition stambouliotes refusent les manuscrits poétiques qu'on leur envoie, prétextant que les librairies n'en veulent pas, que les propriétaires de ces établissements refusent d'en acquérir de nouveaux exemplaires, etc. Nous devons accepter une tendance irréversible : la poésie ne se vend plus, elle n'intéresse plus les lecteurs ni les clients du capitalisme moderne à qui tout cela semble très compliqué. C'est ce que notre poétesse Gülten Akin avait bien ressenti, elle qui écrivait dans une de ses poésies les vers suivants :

« Ah ! Personne n'a plus le temps
De comprendre les choses subtiles »

En France, Marguerite Duras avait insisté sur le fait que nous entrions dans une civilisation où les réponses seraient plus importantes que les questions. Elle avait deviné qu'avec les téléphones portables et autres *Google* nous aurions l'illusion de penser que tout serait à notre disposition immédiatement.

Dans l'histoire, Platon avait proposé d'exiler les poètes de la cité idéale et, la poésie, s'occupant du sensible, s'était attirée le mépris des philosophes. Mais cet état des choses avait commencé à changer après le dix-huitième siècle, quand une sensibilité différente a commencé à poindre et quand le concept d'esthétisme a été créé par un philosophe allemand, Baumgarten. D'où l'attention accordée aux poètes par les philosophes, entraînant l'apparition de poètes-philosophes tels que Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, etc.

Plus significatif encore, en renversant toute la tradition philosophique occidentale, qui sur ce point répétait la conception platonicienne, le philosophe allemand Schelling a développé une philosophie dans laquelle l'art, et en particulier la poésie, prend le dessus et est considéré

comme la chose la plus précieuse. À l'origine du monde s'installe la poésie comme ultime possibilité de création parfaite et sans défaut du genre humain. Schelling pensait que la poésie, révélant la beauté du monde, pouvait être considérée comme la lumière préparant l'avenir de l'humanité. L'idéalisme allemand en général aspirait à un monde où la science, la poésie, et la religion formeraient un ensemble inédit, régénérant l'homme nouveau. Il faut aussi rappeler que Marx lui-même avait écrit des poésies intitulées « Les chants sauvages ». Ses biographes nous rappellent aussi qu'il faisait apprendre par cœur à ses filles des vers de Shakespeare et de Dante. Aujourd'hui, arrivés à une civilisation très différente, nous devons grâce aux journées de la poésie nous rappeler quelques ambitions perdues avant que, peut-être, la poésie ne déserte complètement notre horizon ; quitte à se transformer en un monstre méconnaissable puisque, de toute façon, elle ne peut pas disparaître car elle relève d'une pratique qui consiste à faire jouer les particularités d'une langue.

Nami Basar



**La mort est un pays
de calme printemps
pour celui qui vit
hors du temps
Son âme fume, tel un
encensoir, durant des
années
Et sur son cimetière
qui gît sous de frais
cyprès
Chaque nuit chante
un rossignol, chaque
aube s'éclot une rose**

Dernier quatrain du poème
"Rindlerin ölümü" de Yahya Kemal
Beyatlı, gravé sur son épitaphe.
Traduction : Nami Başer

Les juifs d'Istanbul, entre tradition et modernité

La principale ville de Turquie possède l'une des plus anciennes communautés juives du monde dont les représentants tentent tant bien que mal de préserver une culture vieille de plus de 7 siècles.

Une des plus anciennes communautés de Turquie

Selon l'historien Naïm Güleruz : « 90 à 96% des juifs de Turquie sont des Sépharades (de Sefer : Espagne) descendants des juifs expulsés d'Espagne en 1492 bien que les premiers juifs soient arrivés dans la région au II^e et III^e siècles avant JC ».

En effet d'antiques synagogues datant de l'an 220 av J-C ont été découvertes dans les villes de Sardes, Milet, Priène et Phocée notamment. Pour Naïm Güleruz il y aurait quatre racines différentes : « les Mizrahistes, ou juifs d'orient, arrivés après la destruction du premier temple, les Romaniotes de l'époque byzantine, les Ashkénazes et, finalement, les Sépharades ». Tandis que les premiers furent totalement assimilés par les Sépharades, les Ashkénazes, arrivés au 15^{ème} siècle pour fuir les persécutions dans les pays germaniques, ont gardé leur propre culture.

Il est aussi important de mentionner les Karaïmes, dont le nom viendrait de l'hébreu « kila » (lecture), non reconnus comme juifs par le grand rabbin d'Istanbul. A l'instar des Samaritains de Palestine ils rejettent l'usage du Talmud et n'observent que la loi écrite, la Torah.

D'après Naïm Güleruz « il existe deux branches de Karaïmes. Les premiers sont des Hébreux ayant quitté Israël dans l'antiquité, tandis que les seconds descendent des Turcs khazars convertis au judaïsme ». Aujourd'hui à Istanbul on ne compte plus qu'une cinquantaine de Karaïmes dont la synagogue souterraine se situe à Hasköy.

Une culture qui cherche à se maintenir

La ville d'Istanbul compte près de 17 000 juifs et 21 synagogues (20 sépharades et 1 ashkénaze). Naïm Güleruz confie : « beaucoup de juifs ne sont pas très pratiquants. Il s'agit d'un fait plus culturel que religieux ». Cette culture se traduit aussi au niveau linguistique.

Ainsi il faut distinguer le ladino du judéo-espagnol.

En effet si les deux langues sont quasiment identiques, une différence de taille existe. Alors que le ladino est une langue statique qui ne change pas au fil du temps et dont la syntaxe peut-être directement calquée sur les textes hébreux sacrés, le

judéo-espagnol est une langue dynamique, qui subit des influences des langues des pays où elle se trouve. Pour Ivo Molinas, responsable du journal *Şalom* : « bien qu'il s'agisse d'une langue en décadence nous tâchons de la préserver car c'est un pont entre hier et aujourd'hui. C'est l'un des objectifs que s'est fixé Şalom, journal de 20 pages en turc et 1 page symbolique

en ladino ». Malgré le nombre de mariages mixtes en constante augmentation, la communauté tente de rester soudée à travers ses institutions telles que des œuvres de bienfaisance, maisons de retraite, hôpitaux, écoles et clubs de jeunes, ou avec des musées tels que celui de la Fondation du Cinquième centenaire dont Naïm Güleruz est le fondateur.

La musique, quant à elle, se perpétue à travers des groupes comme Los Pasharos Sefardis, dont la chanteuse Karen Gershon dirige un centre spécialisé sur la musique et la littérature, par le biais des *makam* et des *romansa*, chants juifs traditionnels.



La situation actuelle

Malgré plusieurs attentats ayant visé la synagogue de Neve Shalom au cours des dernières années, Ivo Molinas confie : « l'Aliyah (migration des juifs vers Israël) n'est pas très attractive car nous nous sentons Turcs. Il n'y a que 100 à 200 personnes par an environ qui effectuent cette démarche, la plupart à cause de problèmes économiques. En effet Israël est le seul pays qui nous accepte sans conditions. Pendant 6 mois les nouveaux arrivants étudient l'hébreu et se font fournir un logement ». Cependant Israël risque de ne plus être le seul pays à ouvrir ses portes à la communauté.

Ainsi l'Espagne vient récemment d'approuver une loi accordant la nationalité espagnole aux sépharades descendants des juifs expulsés en 1492. « Si le grand rabbinat donne une attestation d'origine sépharade on vous donne la citoyenneté. C'est intéressant pour pouvoir se déplacer en Europe » dit Ivo Molinas. Ainsi les juifs d'Istanbul pourraient faire partie des premiers Turcs à devenir citoyens européens, ouverture non négligeable en cette période de troubles politiques.

* Benjamin Baijot

Expatriés : qui sont ces Français qui ont choisi la Turquie ?

Chaque année c'est plus de 115 000 Français qui décident de quitter l'hexagone. Si la majorité d'entre eux ne dépassent pas les frontières européennes, certains tentent l'aventure dans des pays aux cultures bien différentes. C'est le cas de ces milliers de Français qui ont choisi de vivre en Turquie.

Tous s'accordent à dire que la ville d'Istanbul est magnifique, magique même. C'est la raison pour laquelle ils ont choisi d'y poser leurs valises. Au 31 décembre 2013, 7 916 Français étaient recensés en Turquie dont 6 084 à Istanbul et 1 832 à Ankara. Ils faisaient ainsi partie des 1 643 000 Français qui résident hors du territoire national. Un chiffre en hausse de 15% sur les cinq dernières années.

L'expatriation française dans son ensemble

Cette augmentation constante du nombre d'expatriés français dans le monde inquiète les politiques en France qui parle souvent d'une « fuite des cerveaux ». Un rapport parlementaire qui a été publié le 15 octobre 2014 permet une vision d'ensemble sur les raisons et les profils de ceux qui ont quitté le territoire. Ce dernier affirme que la population d'expatriés dans le monde est majoritairement en âge de travailler puisque 60% des Français de l'étranger ont entre 18 et 60 ans. Les étudiants sont les premiers visages de cette expatriation. Leur départ est d'ailleurs facilité par l'internationalisation des études, notamment par le développement du programme Erasmus en Europe, créée en 1987. Mais tous les étudiants français n'ont pas les mêmes opportunités de départ à l'étranger ; ceux des grandes écoles sont privilégiés.

En ce qui concerne le taux d'expatriation des jeunes diplômés dans le monde, il n'a pas connu une évolution remarquable;

seulement une augmentation de 4 points en dix ans. Certains - souvent après une école de commerce - ont l'espoir de créer leur entreprise dans un autre pays. D'autres partent seulement pour échapper au marché du travail français de plus en plus morose. C'est aussi le cas des jeunes qui quittent la France sans qualification.

La Turquie ; une destination prospère

La Turquie n'échappe pas à ces caractéristiques de l'expatriation. Selon une étude d'HSBC remontant au 31 octobre 2014, le pays fait partie des VITM's - Vietnam, Indonésie, Turquie et Mexique - où les perspectives sont intéressantes pour les expatriés du point de vue de l'évolution des carrières et du développement d'entreprises. Les expatriés qui y résident affirment que ce sont des pays en plein essor où il est agréable de vivre et de travailler. Par ailleurs, l'étude d'HSBC a été réalisée auprès de 7 000 expatriés originaires d'une centaine de pays. Elle s'appuie sur quatre critères : le point économique et financier, la qualité de la vie, le niveau de bien-être propice pour élever un enfant, et le coût de la vie. D'après l'étude, selon le critère économique, la Turquie se classe 10^{ème} sur 37. La communauté française y serait composée principalement de cadres et d'enseignants et occuperait la quatrième place parmi les communautés occidentales de Turquie, loin derrière les Allemands, les Britanniques et les Américains. Il y aurait donc près de 260 sociétés

françaises implantées et qui couvriraient l'ensemble des secteurs d'activité : automobile, BTP, services financiers, textile, électronique, transports, hôtellerie et restauration. Le CAC 40 y est présent depuis longtemps. Frédérique Picard, interviewée dans le cadre de l'article, est consultante en stratégie marketing et travaille depuis son appartement d'Ortaköy. Elle a « bondi de joie » lorsque son mari a été muté à Istanbul et vit désormais dans une résidence entourée d'une vingtaine de familles françaises, pour une durée limitée.

En ce qui concerne la qualité de vie, le rapport révèle que la Turquie se classe 22^{ème} sur 37, juste derrière la France. Madame Picard affirme que c'est le mélange entre l'Occident et l'Orient, qu'elle retrouve partout dans la vie quotidienne, l'architecture, la mentalité et la nourriture, qui fait d'Istanbul une ville culturellement riche et à la qualité de vie comparable à celle d'une capitale européenne. Elle n'exprime donc pas de désir de retourner vivre à Paris. Toutefois, au regard des chiffres de l'étude d'HSBC, le pays est très mal noté en terme d'infrastructures d'éducation et de santé, occupant la 21^{ème} place sur 24 pays évalués. Il est vrai d'après notre interviewée que « la pollution est importante surtout en été ». Il n'empêche que l'expatriation en Turquie est un bénéfice pour les familles françaises ; un tiers d'entre elles disposent d'une nourrice, d'une femme de ménage ou d'une aide domestique facilitant le quotidien. Finalement,

la langue est la barrière la plus importante qui s'impose à beaucoup d'expatriés français : le turc est très compliqué à apprendre. Madame Picard a pour sa part abandonné, ce qui l'a empêché de se faire des amis turcs. Mais ses filles, scolarisées dans les écoles françaises Pierre Loti, le parlent.

Les Franco-Turcs ou le nouveau visage de l'expatriation

Depuis une dizaine d'années, la présence des Français en Turquie prend un autre visage. Comme nous l'a précisé Marie Rose Koro, candidate aux législatives partielles de 2013 pour la 8^{ème} circonscription des Français de l'étranger : « Il y a dix ans de cela, la communauté française de Turquie était formée de cadres et d'enseignants. Aujourd'hui, la majorité sont des binationaux ». À Istanbul, la communauté française résidente est composée à 70% de Franco-Turcs. Ce sont donc des hommes et des femmes nés et diplômés en France, d'origine turque, qui démarrent où poursuivent leurs vies professionnelles ici. Ce retour au pays des Franco-Turcs s'explique par la mentalité dans laquelle ils ont été élevés où « la Turquie est sublimée ». Pour cette femme politique ce n'est pas une « fuite des cerveaux » mais davantage une « mobilité professionnelle des jeunes qui vont en partie revenir ». Ainsi, les profils des Français qui ont choisi de vivre en Turquie sont différents, relevant aussi bien du cœur que de la raison.

* Nesrine Slaoui



Eren Paykal

La Turquie frappe fort dans la Corne

Oublions un peu les mésaventures de l'Europe désunie et concentrons-nous sur le continent le plus prometteur de notre siècle, en l'occurrence l'Afrique. Comme j'en avais parlé dans l'un de mes précédents articles, la Turquie, via son programme d'ouverture vers l'Afrique, accorde une importance primordiale au développement de ses relations avec le continent, à commencer par celles économiques et commerciales.

Aussi, les visites de haut niveau entre la Turquie et les pays africains se succèdent en vue de promouvoir ces relations. Le mois de février a vu la visite du président de la République du Mali M. Ibrahim Boubacar Keita en Turquie, la première effectuée par un chef d'État malien sur le sol turc.

Mais c'est surtout sur la Corne de l'Afrique que se sont concentrés les derniers contacts officiels de la Turquie. Au mois de décembre, en compagnie des plus influents hommes d'affaires et investisseurs turcs, le président de la République de Turquie M. Recep Tayyip Erdoğan a effectué une visite officielle de la Corne de l'Afrique qui comprenait l'Éthiopie, la Somalie et Djibouti.

Bien que le volume du commerce bilatéral entre la Turquie et l'Éthiopie se situe dans les 400 millions de dollars en 2014, ce pays est le fer de lance des investissements turcs dans les pays subsahariens avec un chiffre atteignant les 3 milliards de dollars. Le président Erdoğan a mis l'accent sur la signature d'un accord de partenariat économique entre les deux pays pour l'établissement d'une zone libre de commerce. Actuellement, les compagnies turques mènent 14 projets d'investissements en Éthiopie, dont le plus important est sans doute le chemin de fer reliant Avas à Veldia. De son côté, le ministre turc de l'Économie M. Nihat Zeybekci, qui avait déjà visité l'Éthiopie et Djibouti en décembre 2014, a annoncé que le gouvernement éthiopien avait donné son aval pour la signature d'un traité de libre-échange entre les deux pays, de même que pour l'installation d'une banque turque dans ce pays, deux outils visant à faciliter le commerce bilatéral. D'autre part, à l'occasion de cette visite présidentielle, un Forum d'Affaires Turquie-Éthiopie a été organisé par le DEİK.

La deuxième étape du voyage du président de la République était constituée par Djibouti, petite République d'une population approximative d'un million de personnes, surtout réputée pour les bases militaires étrangères abritées sur son sol. Grâce à cette position géostratégique importante, le gouvernement djiboutien cherche à transformer le pays en un centre logistique et en une base commerciale pour toute l'Afrique orientale. Djibouti est aussi considéré comme la porte d'entrée de la COMESA, le Marché commun de l'Afrique orientale et australe qui regroupe 20 pays et une population totale de 400 millions de personnes. Grâce à un programme ambitieux, le gouvernement djiboutien projette de renouveler son port à Douralé et les installations relatives à la création d'une zone franche. Grâce à un accord conclu entre les deux pays, Djibouti a octroyé à la Turquie une zone économique spéciale d'investissements de 5.000.000 m² juste à proximité du nouveau port. Cette zone permettra la réalisation sur place de plusieurs produits commerciaux

turcs, qui seront directement exportés de Djibouti. Les dirigeants turcs en visite à Djibouti ont vivement exprimé la nature strictement économique et non militaire de la base que la Turquie comptait y établir, et ce dans l'intérêt de toutes les parties.

Durant la visite, à la clôture du Forum d'Affaires Turquie-Djibouti, un accord établissant la fondation d'un Conseil d'Affaires Turquie-Djibouti a été signé entre le président du DEİK M. Ömer Cihad Vardan et le président de la très dynamique Chambre de Commerce et d'Industrie de Djibouti, M. Youssouf Moussa Dawaleh.

Quant à la visite de la capitale somalienne Mogadiscio, la priorité était accordée aux projets, aux inaugurations et aux accords bilatéraux visant à la reconstruction de la Somalie, pays dévasté par des décennies de guerre civile. La Turquie œuvre de toutes ses forces pour l'établissement de la paix et de la stabilité en Somalie, jouant le rôle de médiateur entre le gouvernement fédéral somalien et la république sécessionniste du Somaliland.

États-Unis et Union européenne : pas la même croissance

Dans le contexte économique actuel, l'activité mondiale gagne progressivement en dynamisme. Toutefois, des divergences persistent entre les grandes zones économiques. Comparaison de la croissance aux États-Unis avec celle au sein des pays de l'UE, et analyse des spécificités et principales différences de chacune de ces deux grandes zones économiques.

Aux États-Unis, en 2014, les deux premiers trimestres ont été marqués par un fort dynamisme concernant l'activité économique. Néanmoins, la croissance du dernier trimestre a un tant soit peu déçu. Sur l'ensemble de l'année, la croissance américaine a augmenté de 2,6%. Les prévisions de croissance pour le premier trimestre 2015 sont de 3,2%. En effet, l'agence de presse *Reuters* a récemment mené une enquête à Washington auprès de 82 économistes : ils prédisent une hausse du PIB de 3,2% sur l'ensemble de l'année en cours.

Du côté de l'Union européenne, la croissance enregistrée au quatrième trimestre 2014 n'a été que de 0,2%. Sur l'ensemble de l'année précédente, l'activité a été de 0,8%. Le PIB, toujours en 2014, a augmenté de 0,2% au troisième trimestre. La croissance et la Commission européenne pour le premier trimestre 2015 n'est que de 1,1%.

Conclusion : les chiffres révèlent un écart non négligeable qui dénote une meilleure santé de l'économie des États-Unis. Toutefois, ces prévisions faites par la FED (la Réserve fédérale) et la Commission européenne devront être confirmées au cours de cette année.

Une affaire de consommation ?

Aux États-Unis, la consommation représente 70% de l'activité économique globale. Les dépenses des Américains ont bondi de 4,3% grâce à une baisse du prix

de l'essence qui a augmenté le pouvoir d'achat des ménages, mais aussi à la solidité caractérisant le marché de l'emploi. Ainsi, près de 3 millions de dollars ont été créés en 2014.

Dans la zone européenne, les marchés intérieurs des pays la composant « se réveillent ». En Irlande, championne de la zone euro, les emplois ainsi que les salaires sont à la hausse, engendrant une augmentation du pouvoir d'achat du peuple irlandais, et, par conséquent, un accroissement du niveau de la consommation dans le pays. En Espagne, la courbe du chômage s'est inversée. La création d'emplois a redémarré en 2014. Quant à la Grèce, elle a également connu une hausse de la consommation intérieure. Enfin, d'après l'*INSEE*, la consommation des ménages français en biens est presque stable sur les trois derniers mois de 2014 (+0,1%).

La question des investissements

Aux États-Unis, le rythme des investissements a nettement ralenti. Pour 2014, après un bond de 8,9% au troisième trimestre, la croissance des investissements n'a été que de 1,9% au quatrième. Ainsi les importations ont-elles augmenté trois fois plus vite que les exportations sur

cette période. Par ailleurs, le déficit commercial s'est creusé jusqu'à atteindre la somme de 471,5 milliards de dollars.

Du côté européen, les investissements reprennent quoique timidement. En Irlande, ils sont en hausse de 20%. Aussi, le pays est surtout réputé pour être une destination de choix pour les IDE,

acronyme désignant les Investissements directs à l'étranger. Au Portugal, c'est l'investissement privé qui triomphe, avec un impact positif sur le secteur de l'emploi : à hauteur de 14,2% en 2014, le taux de chômage devrait s'abaisser à 13,4% en 2015. L'Allemagne, souvent présentée en bon élève de la zone euro, manque sérieusement d'investissements. Cependant, Christine Lagarde, patronne du FMI, Le Fonds monétaire international, incite Berlin à investir, notamment dans les transports, l'équivalent de 0,5 points de PIB supplémentaires par an et ce pendant quatre ans.

Focus sur les secteurs phares
Parmi les secteurs porteurs aux États-Unis, il y a, en première position, ceux appartenant au domaine des technologies de pointe, à savoir les technologies de l'information et de la communication, biotechnologies et/ou biomédical, aéronau-

tique et/ou aérospatial. En deuxième position, c'est le secteur manufacturier qui est en vedette, avec notamment les machines-outils, ainsi que les instruments de mesure et de contrôle. Enfin, le secteur des biens de consommation complète le podium, le milieu de l'alimentation fine, les produits naturels, la décoration, et les arts de la table venant par la suite.

Sur le vieux continent, c'est l'export qui triomphe : particulièrement en Espagne et en Irlande dont les économies en dépendent fortement. D'ailleurs, l'un des atouts irlandais est l'implantation sur son sol de nombreuses multinationales. En Grèce également persiste une assez bonne performance des exportations, soutenue par les secteurs du tourisme, et du transport maritime. En France, actuellement, deux secteurs sont en plein boom : le marché de l'e-Santé, aussi appelé le marché de la *Santé mobile* et le secteur du « fait maison ».

Globalement, d'après la Commission européenne, quelles que soient les forces et faiblesses des États membres de l'Union, deux facteurs externes devraient, à l'aube de cette nouvelle année, largement soutenir la croissance de toute la zone : la baisse des prix du pétrole afin de booster la consommation, et la dévaluation de l'euro en tant que devise, ce qui représente un stimulant pour les exportations.





Ali Türek

'L'Origine du monde'

« Vous trouvez cela beau... et vous avez raison... Oui, cela est très beau, et tenez, Titien, Véronèse, leur Raphaël, moi-même n'avons jamais rien fait de plus beau. » On rapporte ainsi les paroles du peintre, véritable et audacieux maître d'une œuvre à scandales, Gustave Courbet.

Dans *Le Musée Imaginaire*, Malraux écrivait, qu'un « crucifix roman n'était pas d'abord une sculpture ; la Madone de Cimabue n'était pas d'abord un tableau, même l'Athéna de Phidias n'était pas d'abord une statue ». Il en va de même pour cette œuvre de Courbet. Ce n'était pas non plus d'abord un tableau.

Ce n'est pas seulement sur sa toile mais, comme le souligne très justement Alain Finkielkraut, aussi sous

notre regard moderne que le corps est devenu art. D'un seul coup, le nu féminin s'est métamorphosé en œuvre d'art. D'un geste digne de Raffaello, un peintre l'a rendu beau, le sacralisant pour l'éternité en « origine du monde ».

On en sait peu sur le parcours mystérieux et quasi mythique de ce tableau qui date de 1866. On connaît l'un de ses arrêts, chez Jacques Lacan, et sa destination finale, mais aussi le tout début de son destin, son 'origine'.

Il y a très longtemps, j'avais feuilleté son récit dans un petit bouquin d'Enis Batur. 'Elma' m'avait impressionné. Pourtant, j'avais oublié le personnage principal. Il m'aura fallu un rappel avec *Le Bain turc* d'Ingres ; un jeudi soir habituel dans le quartier Beaubourg, presque exclusivement entouré de la langue italienne.

Derrière ce tableau scandaleux 'don-

nant le dernier mot du réalisme', derrière cette œuvre hautement provocatrice se dresse le destin d'un collectionneur d'art hors norme.

L'histoire de son commanditaire est celle d'un diplomate renommé de son temps : Khalil Bey. « Figure flamboyante du Tout-Paris des années 1860, (qui rassemble une éphémère mais éblouissante collection, dédiée à la célébration du corps féminin », il est l'ambassadeur de la Sublime Porte, comme on désignait à l'époque l'Empire ottoman. Vendue aux enchères, sa riche collection de Courbet, de Delacroix ou d'Ingres, n'a laissé derrière elle qu'une préface de catalogue signée par Théophile Gautier.

« *Le beau est fait d'un élément éternel, invariable, et d'un élément relatif, circonstanciel, qui sera ... l'époque, la mode, la morale, la passion. Sans ce second élément, qui est comme l'enve-*

loppe amusante, titillante, apéritive, du divin gâteau, le premier élément serait indigestible, inappréciable, non adapté et non approprié à la nature humaine. » Le beau dialectique comme l'entendait Baudelaire n'est pas facile à saisir.

Pourtant, c'est dans ce léger tissu blanc couvrant timidement un corps qu'on remarque la profonde rencontre de la passion avec l'interdit. Le relatif retrouve finalement son éternel et on cesse de comprendre devant cette tentation. On finit par l'admirer.

Un nu féminin, tout seul, au milieu de la toile; une femme inconnue sans visage, sans jambes, sans bras... Ça devient 'L'Origine du monde', en majuscule.

Et « vous trouvez cela beau... et vous avez raison... »

Aujourd'hui, l'Origine du monde se trouve à Paris, exposée au Musée d'Orsay : 36, Rue Quincampoix.

Laïcité « à la française »

Alors que la France se remet lentement des attentats meurtriers qui ont eu lieu dans sa capitale, le grand rassemblement républicain qui a suivi doit se poursuivre dans un débat, désormais essentiel à la société. Dans les prochains mois, les valeurs françaises vont devoir être redéfinies et réaffirmées.

La laïcité est, évidemment, la première des notions à préciser. Ce terme que l'on attend partout, quotidiennement, dans les discours politiques et médiatiques est au cœur du vivre ensemble. Pourtant, il divise la société. Que doit être la laïcité ? Quelle conception des religions en découle ? Dans sa dernière conférence de presse, le président François Hollande a donné son opinion : la laïcité c'est la liberté de croire ou de ne pas croire. Elle doit également faire en sorte que la religion ne soit pas la composante primaire de l'identité. C'est ce qu'a rappelé Najoua Arduini-Elatfani, ingénieure et présidente du *Club XXI^{ème} siècle* qui promeut la diversité, lors de l'émission *Des paroles et des actes* face à David Pujadas : « Je ne suis pas musulmane de France, je suis citoyenne française de confession musulmane, soit, mais je suis d'abord citoyenne française. Ne nous appelez pas les musulmans de France, il faut parler de citoyens de France, de religion, de confession, de culture musulmanes ». Déjà de quoi faire largement avancer le débat.

La citoyenneté d'abord, la religion ensuite

La citoyenneté est, en effet, ce qu'il y a de plus important. Qu'importent les croyances religieuses - que l'on en ait ou pas d'ailleurs - il faut davantage ac-

centuer sur ce qui fait que nous tous - catholiques, juifs, musulmans et athées - sommes Français. Une Histoire commune, des traditions communes, une culture commune et une langue commune. L'enseignement de ces points communs est pris en charge par l'École républicaine. Son rôle est primordial. Au vu des récents événements, une Charte de la laïcité affichée dans les établissements ne suffit pas.

En fait, il faudrait enseigner dans les écoles de façon plus approfondie ce que sont les trois religions du livre : le judaïsme, le christianisme et l'islam. Ce n'est pas un enseignement religieux mais un enseignement des religions dans le seul but de développer l'esprit de tolérance car l'islamophobie et l'antisémitisme découlent, essentiellement, de l'incompréhension de l'Autre et de ses croyances. En parallèle, il faut apprendre aux jeunes citoyens que la République est au-dessus de ces croyances religieuses, et que celles-ci relèvent du domaine privé. C'est là le sens même de la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905; la République n'a pas de religion.

Laïcité comme restriction ou comme liberté ?

La laïcité doit répondre à de nombreux débats. Par exemple, le questionnement autour du droit ou de l'interdiction du

blasphème. Religieusement interdit, il est démocratiquement autorisé ce qui n'empêche pas de nombreux musulmans d'être blessés par les caricatures du prophète Mahomet dans *Charlie Hebdo* qui en a, selon eux, tout de même payé un prix trop élevé et impardonna-ble. L'équilibre doit donc être trouvé entre le droit de critiquer les religions et le respect de ceux qui les pratiquent. Pas évident. Mais pour cette question, la réponse semble être tranchée : la liberté d'expression est une valeur chère à la République.

Les réponses apportées à toutes ces interrogations autour du principe de laïcité dépendront de la définition qu'on lui donne. Si celle-ci est des plus strictes - c'est-à-dire une totale non-existence du religieux dans l'espace public - il faudra, au même titre que l'interdiction de la présence de viandes halal et casher dans les cantines, comprendre que certains s'interrogent sur la persistance du calendrier chrétien. D'autres leur répondront que le celui-ci fait partie de l'histoire et de la culture française. Évidemment, au même titre que l'islam et les musulmans en font partie.

Mais, cet usage du principe de laïcité est dérangeant. Il met en constante confrontation l'Etat et les religions ainsi que les religions entre elles. La laïcité devait être

davantage bienveillante et assurer la liberté des pratiques religieuses, un égal traitement des religions, mais aussi garantir le droit de ne pas croire à celles-ci. La liberté d'abord de porter le voile ou non - qui n'est finalement qu'un vêtement - si celui-ci ne couvre pas entièrement le visage et permet d'être identifiable ; la liberté de choix entre viande halal, viande casher et viande « normale » ; mais aussi l'égal traitement des religions passant par l'autorisation de leurs lieux de cultes et d'apprentissage, évidemment sans financement de l'État. La liberté de ne pas croire, surtout.

C'est avant tout cela la laïcité, un synonyme de liberté et non de restrictions qui exige des efforts de la part de l'État en matière de reconnaissance égale des religions mais aussi des efforts des citoyens croyants qui doivent respecter les lois de la République avant celles de leurs religions. Les non-croyants, qui ont leur place dans ce débat, doivent bénéficier de la même liberté. Évidemment, les paroles ne suffisent pas. La laïcité c'est davantage ce que nous en ferons dans les prochains mois. Elle cache, derrière elle, d'autres débats autour de l'immigration, des banlieues, de l'extrémisme religieux et des inégalités scolaires.

* Nesrine Slaoui

Bulletin d'abonnement

12 numéros
60 € Turquie 30 € France 70 € Europe
Version PDF : 50 €

altinfos@gmail.com

Aujourd'hui
la Turquie

Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • **Directeur de la publication** : Hugues Richard • **Directeur de la rédaction** : Hossein Latif Dizadji • **Rédactrice en chef** : Mireille Sadège • **Rédacteur** : Daniel Latif • **Commission paritaire** : 07181 89645 • www.aujourdhuiturquie.com • alaturquie@gmail.com • **Editeur en Europe** : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. **Edition Turquie** : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni**: Hossein Latif • **Yazışleri Müdürü**: Mireille Sadège • **Yayın Koordinasyonu**: Kemal Belgin • **Sorumlu Yazışleri Müdürü**: Ahmet Altunbaş • **Conseiller juridique** : Bahar Özeray • **Comité de rédaction / Yayın Kurulu** : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar,

Bülent Akarcalı, Celal Biyıkloğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Gürkan Kinacı, Hugues Richard, Hasan Latif, İlhan Kesici, İnci Kara, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Mertler Özay, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçıntaş, Nolwenn Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin İnceoğlu, Ali Doğan Çamak, Mehmet Şakir Ersoy, Hacer Kuru • **Publicité et la communication** : Bizimavrupa / CVMag • Uniprint Basım San ve Tic AŞ. • **Correspondants** : Neyran Elden (Strasbourg), Sandrine Akrin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Bruxelle) • **Conception**: Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadımköy m. 434 s. 34555 Arnavutköy Tel: 0212 798 28 40 • **Distribution**: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE)**: Kemal Belgin, Celal Biyıkloğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Un Mancar "hivernal" à Izmir

L'enseigne Mancar qui a commencé à servir début 2014 vient d'ouvrir dans le quartier Alsancak, à Izmir, son restaurant hivernal qui propose des déjeuners et dîners.

Avec son menu concocté par le chef étoilé Daniel Lopez, dont l'objectif revendiqué est de créer une cuisine « beaucoup plus égéenne » en s'appuyant pour ce faire sur les progrès accomplis dans la cuisine mondiale, Mancar continue à ramener au goût du jour la culture alimentaire égéenne vieille de milliers d'années en l'agrémentant des normes gastronomiques du Pays basque, un des epicentres reconnus de l'avant-garde culinaire. Afin de coller au plus près de la cuisine égéenne, le chef Fabio et le chef Fatih travaillent les légumes de saison et les produits de la mer Egée par rapport aux standards gastronomiques, constituant des menus frais et bio. À l'instar du *deniz mahsüllü mürekkep soslu mantı* (raviolis aux fruits de mer à l'encre) ; les plats gourmés, les herbes saisonnières régionales, les différents types de champignons ou encore les plats de viande comme le *uykuluk*, le *dana yanağı*, et le *kuzu kol* (respectivement le ris de veau, la joue de veau et l'épaule d'agneau) invitent la clientèle à une promenade culinaire.

Mancar Alsancak possède une décoration qui ne fait pas d'ombre aux plats : simple mais intemporelle. Le design architectural est l'œuvre de Mustafa Toner. Mettant les plats à la fête avec sa cuisine ouverte, et fort de sa capacité de 100 couverts, le restaurant Mancar vous offre qualité et confort dehors comme à l'intérieur.



Un menu spécial vin, regroupant 41 types de bouteilles issues de 26 différents producteurs, est renouvelé durant la saison par le conseiller Perran



Aribal. Assurément une cave riche qui saura satisfaire tous les goûts. En plus de sa table privilégiée des amoureux de vins et de bons plats, Mancar s'est aussi imposée à Izmir grâce à ses cocktails spéciaux. Les musiques sont composées par le DJ Saruhan Diker, acclamé pendant les mois d'été. Les préparations de l'Ecole des arts culinaires égéens, qui sera ouverte grâce aux investissements de Mehmet Sepil, Fehmi Yaşar et Cevat Akgerman, continuent. Cette école, dans laquelle Daniel Lopez sera le conseiller et aura pour assistant Fabio Gemignani, visera à élever les chefs étoilés Michelin vers la classe mondiale et à développer la cuisine égéenne dans le monde entier. Pour la planification, c'est le centre culinaire Basque, l'une des plus importantes écoles culinaires du monde, qui a été pris comme modèle. Les chefs utiliseront les restaurants Mancar d'Alaçatı et d'Izmir en tant que laboratoires. Cette école accueillera aussi bien les professionnels que les amateurs.

* Elif Erol

Un peu de Paris dans Istanbul

Installée à Istanbul depuis début janvier, au bout d'un mois j'ai commencé à éprouver une certaine mélancolie de la gastronomie française. Grande amatrice de bonne cuisine et de mets fins, je suis donc partie à la recherche d'un endroit pouvant m'offrir une pause française. C'est alors que Fauchon m'est apparu.

Un cocon parisien

Nichée à l'entrée de l'immense centre commercial Akasya dans le quartier d'Acibadem, la boutique Fauchon attire l'œil. Des touches de rose peps sur des lignes architecturales épurées. Dès mon entrée, je suis frappée par l'ambiance paisible qui se dégage du décor très design. Je suis accueillie par un personnel souriant qui m'indique ma table, la musique incite à la détente et je me sens comme à la maison, dans un salon de thé parisien. Ismail se présente comme étant mon serveur. Très professionnel, il me conseille quelques mets typiques de Fauchon. La carte est très fournie et je découvre avec plaisir des plats très français comme des œufs Bénédicte, des croque-madame, du foie gras et même de la ratatouille niçoise ! Tout me fait envie, je laisse donc à Ismail la responsabilité de commander pour moi. Il me propose pour com-

mencer un des plats les plus plébiscités du salon : le millefeuille au saumon. Pour me faire patienter, Ismail m'apporte trois pains de campagne français nature, tomates parmesan et olives avec un peu de beurre salé ainsi qu'un mojito sans alcool à la framboise. Un délice !

La gastronomie française au rendez-vous

Mon saumon est apporté quelques minutes plus tard. La présentation est extrêmement travaillée et Ismail prend à cœur de m'expliquer la constitution du plat. Bien que ne parlant pas français, il s'exprime dans un bon anglais ce qui rend notre conversation fluide. Je déguste mon plat en silence, le met est raffiné et les ingrédients de bonne qualité. Déjà Ismail me propose un autre plat, le fameux risotto au parmesan. Agrémenté de petits légumes provinciaux grillés, il est délicieux et léger. Vient ensuite la salade Fauchon 1886 : des légumes, des champignons, du comté, du poulet, c'est une farandole d'ingrédients simples mis en valeur les uns par rapport aux autres. Il n'y a décidément rien à reprocher à la présentation qui est délicate et respire le savoir-faire à la française. Arrive le moment du dessert, ces pâtisseries et macarons qui ont fait la renommée internationale de la maison Fauchon. Je choisis le Carrementchoc, le jeu de mot est amusant et montre combien la boutique, même située aux frontières de l'Europe et de l'Asie, affirme son style français et le respect de cette gastronomie. Le dessert est accompagné de deux macarons : caramel au beurre salé et raisin chocolat. Un bonheur, le caramel au beurre salé est un de mes parfums préférés et celui-ci est absolument à la hauteur de mes attentes.



Les services d'une grande maison

À la fin du repas quelles sont mes impressions ? La boutique n'a pas à pâlir devant les salons de thé parisiens. De plus, le personnel use de manières typiquement turques : un service rapide mais dans la sérénité. Finissant mon thé, j'en profite pour discuter un peu avec Ismail ainsi qu'avec Elif, la chef cuisinière. Tous deux sont dans l'aventure Fauchon depuis huit mois et me disent beaucoup apprécier la maison. Je les interroge un peu plus en avant sur la fréquentation du salon : « Les après-midi sont assez intenses avec une majorité de familles et de jeunes gens, nous avons beaucoup de Français qui viennent déguster un repas ou ne serait-ce qu'un éclair ». Ils m'apprennent également qu'une nouvelle boutique va bientôt ouvrir ses portes, cette fois du côté européen d'Istanbul, au niveau du Zorlu Center. Ainsi, on peut se rendre compte de la volonté de Fauchon de toucher des populations différentes et pas forcément familières de la gastronomie hexagonale. Il n'empêche que les stambouliotes semblent particulièrement réceptifs à la grande cuisine française.



* Amélie Herbreteau



Agenda Culturel NDS du mois de mars



Le **mardi 3 mars** à 19h30 : concert de musique baroque. Parmi les artistes présents citons : les solistes Emma Kirkby dans la catégorie Soprano et Ingrid Seifert dans le violon baroque. L'ensemble *Izmir Barok*, composé de Linet Saul, Bülent et Atilla Oral, Hakan Özyaytekin et Erica Fossi sera également présent.

Orchestra'Sion de retour



Le **jeudi 5 mars**, à 19h30 : le chef d'orchestre Orçun Orçunsel conduira un concert classique. Au programme, des morceaux de Tchaïkovsky ; Kurt Atterberg ; Ali Darmar ; Ottorino Respighi et Béla Bartók.



L'exposition : Femmes ottomanes & dames turques

L'exposition « Femmes ottomanes et dames turques » prendra place au sein du lycée Notre Dame de Sion du **7 mars au 25 mai** prochains. L'exposition, qui mettra en lumière une collection de cartes postales représentant des portraits de femmes ayant vécu entre 1880 et 1930, âge d'or de la carte postale, est basée sur le livre du même nom de l'his-

torienne et spécialiste de l'orientalisme Christine Peltre, et postfacé par l'écrivain et journaliste Lizi Behmoaras. L'exposition présentera notamment la collection de Pierre de Gigord, des acquisitions du lycée Notre dame de Sion, ainsi que des caricatures et articles tirés de certains magazines d'époque.

Le **14 mars** à 19h30 *Musique classique et baroque*, Salon de musique des femmes érudites avec **Chimène Seymen** (soprano) & **Mirella Giardelli** (clavecin et piano).

Le 24 mars à 19h30 : Il vento canta Ensemble

Teresa Novoa (soprano)
Beatriz Riobo Agulla (soprano)
Jesús Vicente Monzó (trombone)
José Pons Boils (trombone)
Carlos E. Pérez (piano)
Programme proposé en partenariat avec l'Institut Cervantes.



Récital de piano avec Roustem Saïtkoulov

Le **26 mars** à 19h30 : Le pianiste franco-russe Roustem Saïtkoulov revisitera des morceaux célèbres de Schubert, Beethoven, Debussy, ou encore Chopin.

* Sara Ben Lahbib

Tan Oral, dessinateur du quotidien au Centre d'Art Schneidertempel

Une exposition de Tan Oral, « Eğlencelik » (« amusant ») se tient du 12 février au 8 mars au Centre d'art Schneidertempel, une ancienne synagogue reconverte en Centre d'Art.

Ami de Plantu, le dessinateur Tan Oral se décrit comme un « caricaturiste du quotidien ». Âgé de 78 ans, Tan Oral est l'un des plus importants caricaturistes de Turquie. Il est diplômé du département d'architecture de l'Université des beaux-arts Mimar Sinan. Il a collaboré avec de nombreux journaux, tels que *Cumhuriyet*, *Ant*, *Yeni Gün* (Le jour nouveau), *Yansima* (Le reflet) ou *Özgür İnsan* (L'homme libre) et a également réalisé trois films : *Cumartesi Pazar* (1969), *Sansür* (1970) et *Kelebek Kanadi* (1996).

Il a été renvoyé du journal *Taraf*, qui refusait de le payer. Il avait produit 2 000 caricatures pour *Taraf* pendant ces six années de collaborations. L'exposition en montre une sélection, ainsi que des dessins du site Internet T24 où il a travaillé par la suite.



Du culte à la culture

Bâtie en 1894, cette synagogue « assez simple », était fréquentée par les Juifs échappés des pogroms, majoritairement des tailleurs, d'où son nom de « temple des tailleurs ». Dans les années 60, la communauté juive s'est considérablement réduite. En 1998, Izel Rozental, dessinateur de presse, découvre ce lieu avec des amis et en tombe « amoureux ». Galata n'était alors pas le quartier touristique et branché que l'on connaît aujourd'hui. Pourtant, il a alors l'idée d'en faire un lieu d'art et de culture. Un an plus tard, les expositions débutent, avec une ouverture sur le thème des croyances et des religions vues par des caricaturistes. « En ce temps là, il n'y avait pas de combat par le dessin, et tout s'était bien passé », indique M. Rozental. Le maître du lieu ajoute que « ici, il n'y pas de restriction » puisqu'un dessinateur « fait ce qu'il veut, ce qui lui semble bon ». La prochaine exposition sera celle d'un photographe, puis ce sera à nouveau le tour d'un dessinateur, réputé pour ses portraits. Le lieu, qui possède une bonne acoustique, organise également des récitals et des journées de présentations de livres et des clubs de lectures.

* Adèle Binaisse

Agenda culturel du mois de mars



Istanbul Modern fait la part belle à la vidéo

Au musée *Istanbul Modern*, est présentée **jusqu'au 12 mars prochain** une exposition dédiée à l'art de la vidéo contemporaine. Au programme : des images, des diapositives, des animations, et surtout des films d'artistes. L'exposition met à l'honneur des artistes issus des quatre coins du monde tels que Yuri Ancarani, cinéaste et artiste italien, ainsi qu'enseignant d'art vidéo à Milan ; Lee Kai Chung, célèbre pour sa conception du travail, qui tourne autour de la transformation à triple dimension de l'espace, à savoir physique sociale et conceptuelle ; et Rebecca Ann Hobbs, australienne basée en Nouvelle-Zélande, et maniant les images avec une singularité sans pareil. Cerise sur le gâteau, Vahap Avşar est l'invité d'honneur.

Une soirée à ne pas rater

Au *Zorlu Center*, quatre jours seront dédiés au célèbre acteur australien Hugh Jackman, reconnu internationalement pour ses premiers rôles dans « Les Misérables », « X-men », « Real Steel », ou encore « Australia ». En effet, **du 17 au 20 mars prochain**, l'acteur laissera la



place au chanteur et se produira sur scène, accompagné d'un orchestre complet et de nombreux danseurs. Dans le one-man show « Une soirée avec Hugh Jackman », l'acteur revisitera des comédies musicales classiques telles que « Singin' in the Rain » ou encore « Guys and Dolls ». Jackman improvise souvent pendant ses spectacles, ce qui les rend d'autant plus exceptionnels et originaux.

Laidback Luke pour électriser la Volkswagen Arena

Fans d'Electro House, préparez-vous. La *Volkswagen Arena* accueillera le **samedi 14 mars** un concert du dj néerlandais Laidback Luke qui dispose du *World Music Award* du meilleur artiste dans la catégorie *Danse et musique électro*. Parmi ses albums les plus connus, citons *Electronic Satisfaction*, *Psyched-Up*, *Windmill Skill*, et *Cream Ibiza*.

ALAN Istanbul vous donne rendez-vous pour la 4^{ème} exposition personnelle de Ceylan Öztürk

La salle d'exposition *ALAN Istanbul* met en scène **jusqu'au 14 mars** les œuvres de l'artiste turque Ceylan Öztürk, sous l'intitulé « *L'histoire en minuscules* ». La présentation se veut un brassage d'histoire et d'art. À propos de son exposition, l'artiste déclare : « *J'assume le rôle d'une historienne et je raconte l'histoire qui est écrite à travers la singularité d'une artiste en tant qu'individu* ».



Garfield en live pour de nouvelles aventures

Le *Tim Show Center* d'Istanbul présente cette année un nouveau spectacle musical mettant en scène Garfield, le célèbre chat fictif issu du comic strip homonyme Garfield créé par Jim Davis.



Le spectacle d'une durée de 77 minutes aura lieu à 13h les **1^{er}, 8, et 15 mars**.

* S. B. L.

GT : quand Peugeot ajoute du piquant à sa 308

Dans la lignée des longues finitions de la 308, l'on connaissait déjà le niveau de gamme « Féline » qui, en plus de conférer des allures de tigresses, est notoire pour être la finition la plus haute en matière d'équipement. Toujours inscrit dans son invitation au voyage, où les parfums, les couleurs et les sons se répondent, Peugeot lance la version GT de sa 308, en vue de renforcer l'expérience synesthésique du conducteur.



De l'extérieur, cela s'observe entre autres grâce aux roues diamantées chaussées de Michelin Pilot Sport 3. Sportivité, certes mais Peugeot reste intraitable sur la sécurité avec des pneus offrant une meilleure tenue de route et un freinage plus performant, améliorant l'adhérence sur sol

mouillé. A bord, l'on retrouve le fameux petit volant qui affûte la précision de conduite. Il suffit ensuite d'activer le bouton sport qui transforme la 308 GT : le tableau de bord voit rouge et la mélodie ronronnante du moteur n'en est que plus amplifiée. De surcroît, la boîte de vitesses mécanique à six rapports, qui laisse penser soit au célèbre micro de Jean-Jacques Bourdin ou rappelle un club de golf, autrement appelé le bois, est un véritable atout d'authenticité qui fait oublier l'habituelle torpeur d'une conduite quotidienne et fastidieuse.

On ne change pas une recette qui gagne mais on peut toujours y ajouter quelques épices en vue de réhausser le plaisir. La 308 GT est un peu à l'image des Rubirosas. Ces longs moulins à poivre de 50 cm, que l'on retrouve dans de nombreux restaurants à travers le monde, sont griffés Peugeot. Ces derniers attestent du savoir faire de Peugeot dans l'art d'apporter ce petit côté piquant dans la vie de tous les jours, aussi bien dans l'agrément culinaire que dans le plaisir de conduire.

* Daniel Latif